

Directeur de la publication

Patrick Barillot

Responsable de la rédaction

Patricia Zarowsky

Comité éditorial

Danielle Ballet

Wanda Dabrowski

Claire Duguet

Irène Foyentin

Didier Grais

Sophie Henry

Stéphanie Le Blan

Françoise Lespinasse

Kristèle Nonnet

Éliane Pamart

Jean-Luc Vallet

Maquette

Jérôme Laffay

Correction et mise en pages

Isabelle Calas



sommaire du n° 83, décembre 2013

Billet de la rédaction	5
Colloque	
<i>La Salpêtrière, un théâtre de l'hystérie</i>	
Colette Soler, Les figures et les mots du réel	9
Échos du séminaire de Rennes	
<i>Abords du désir : Lacan et Bouvet</i>	
Marie-Laure Choquet, Querelle d'une époque	19
Jean-Michel Arzur, L'analyste et « les fausses fenêtres »	23
David Bernard, Sur la relation d'objet. Lacan et Bouvet	35
Clinique de l'enfant	
Marie-Paule Stéphan, Un phénomène corporel chez un jeune enfant	51
IV ^e Rencontre internationale de l'EPFCL 2014	
<i>Les paradoxes du désir</i>	
Préludes	
Cora Aguerre, Mise à l'épreuve du désir	65
Sidi Askofaré, Entre vérité et acte : paradoxe et dialectique du désir	67
Patrick Barillot, La marque du psychanalyste	69
Andrea Brunetto, La problématique du désir	71
Carmine Marrazzo, Réinventions d'un destin	73
Chronique éphémère sur les pères au XXI ^e siècle	
Claude Léger, Le paternel et son principe	79

Billet de la rédaction

Ce numéro du *Mensuel* est placé sous le signifiant du désir et marque l'horizon du prochain rendez-vous de l'Internationale des Forums du champ lacanien, du 25 au 27 juillet 2014 à Paris, sur le thème *Les paradoxes du désir*. Il offre l'occasion, dès à présent, de questionner et de partager les travaux et les arguments préparatoires des collègues d'ici et d'ailleurs.

La chose freudienne, nous dit Lacan dans la leçon du 13 mai 1959, c'est le désir, et il ajoute que le désir se présente comme le tourment de l'homme. La variété des travaux proposés à la lecture témoigne de la complexité du désir et de la difficulté pour l'être parlant d'en rendre compte.

Pour commencer, hommage au désir hystérique. Colette Soler, à l'occasion du colloque *La Salpêtrière, un théâtre de l'hystérie* les 4 et 5 octobre derniers, réactualise l'hystérie dans son rapport au corps et à la parole. Depuis Freud, l'hystérie parlante a remplacé l'hystérie spectacle, mais dans le fond, nous dit-elle, les hystériques d'aujourd'hui sont-elles vraiment différentes d'alors ?

Suivent les interventions au séminaire Champ lacanien de Rennes de Jean-Michel Arzur, David Bernard et Marie-Laure Choquet sous le titre *Abords du désir : Lacan et Bouvet*. Chacun met l'accent sur la divergence tant théorique que de l'incidence pratique entre Lacan et les postfreudiens, particulièrement Bouvet, sur la question de la relation d'objet.

Marie-Laure Choquet nous éclaire sur le contexte des années 1950 et questionne la relation à l'objet dans son opposition à la relation à partir du manque. Jean-Michel Arzur, avec son titre « Les fausses fenêtres », nous fait suivre les méandres du désir dans la névrose obsessionnelle. David Bernard s'attache au *bon boucher*, le mari bouché de la belle bouchère, pris tout entier dans sa passion oblatrice, qui s'affaire à combler sa femme, sourd à son propre désir.

À la rubrique clinique, Marie-Paule Stéphan interroge le phénomène corporel de l'eczéma comme problématique du désir chez un jeune garçon. Elle nous montre comment l'eczéma « ami-cuirasse » convoque le désir de l'Autre par le truchement du regard.

Pour terminer, cinq préludes introduisent directement à la thématique de la Rencontre de 2014 et mettent en lumière le désir dans tous ses états. Cora Aguerre et Patrick Barillot s'intéressent tous deux au désir de savoir propre à l'analyste qui, lui, « n'est pas du tout cuit », car il faut l'inventer. Sidi Askofaré croisant la thèse freudienne souligne la conception inédite du désir chez Lacan : le passage du *Wunsch* au *Lust* inscrit le désir de l'être parlant dans le désir de l'Autre. Andrea Brunetto nous fait découvrir deux artistes brésiliens, Zeca Baleiro, compositeur-chanteur, et Seu Jorge, chanteur à succès, qui savent jouer avec les mots et faire résonner l'équivoque de la langue portugaise. Carmine Marrazzo met en perspective les paradoxes du désir de l'analyste avec les paradoxes de l'acte analytique.

Le désir dans toute son ambigüité nous oblige, analystes, à savoir à quelle place nous situer.

Sophie Henry

Colloque

La Salpêtrière,
un théâtre de l'hystérie

Colette Soler

Les figures et les mots du réel *

Sous ce titre, « Les figures et les mots du réel », je vais d'abord parler du théâtre de l'hystérie, car de fait l'hystérie est une structure clinique théâtrale, qui donne à voir, même quand c'est par le biais de la parole. Cependant, si on se demande ce qui définit son théâtre, puisque après tout le théâtre peut mettre en scène des choses très diverses, eh bien, je crois qu'on ne peut répondre qu'en faisant un détour. Et cela parce que l'hystérie n'est pas seulement histrionique, elle est aussi historique, en écrivant l'histoire avec un « y », comme le fait Lacan.

Ce qu'elle a de commun avec l'histoire au sens banal, l'hystérie, c'est qu'elle raconte des histoires. Vous percevez l'équivoque de l'expression qui veut dire d'abord fabriquer du récit, de la fiction articulée, autrement dit de la chaîne signifiante. Mais l'expression « raconter des histoires » désigne aussi le côté peu fiable de ces histoires, nuance que l'on retrouve quand on dit à propos des turbulences hystériques « c'est du théâtre ». Pauvre hystérique d'ailleurs, qui voudrait tellement qu'on la prenne au sérieux. Heureusement Freud vint, non sans avoir été précédé par Charcot.

Historique avec un « y » indique aussi que c'est une structure qui fluctue selon l'histoire et de fait il n'y a pas une seule hystérie mais des hystéries, ou si on veut des figures multiples de l'hystérie. C'est logique. Structuralement, l'hystérie, c'est un sujet, homme ou femme d'ailleurs, couplé à un partenaire supporté par un signifiant maître, ce que nous écrivons S1. Dès lors, ses portraits varient en

* Intervention au colloque international « La Salpêtrière, un théâtre de l'hystérie. D'une scène à l'autre : Charcot, Freud, Lacan », organisé par l'association Psychanalyse et Médecine et l'université Paris XIII, en partenariat avec l'université de l'État de Rio de Janeiro, l'université Veiga de Almeida et l'association Insistance, les 4 et 5 octobre 2013.

fonction de ce signifiant maître et de ses évolutions historiques. L'hystérie de Socrate n'est pas celle du Moyen Âge ou plus généralement celle des époques de régence de la religion. Cette dernière n'est pas non plus tout à fait ce que je vais appeler l'hystérie freudienne pour désigner celle dont Freud fut le partenaire. Chacune de ces hystéries interpelle un signifiant maître distinct, pour Socrate, le maître antique, pour les hystéries religieuses, rien moins que Dieu au-delà de ses prêtres, de l'inquisiteur au simple confesseur. Pour les hystéries de la Salpêtrière du temps de Charcot, si proches de celle de Freud, c'est le S1 du médecin des corps, pas des âmes, et déjà, de ce fait, Charcot n'a pas pu ignorer que le problème sexuel était sous-jacent. Freud s'en est tout juste distingué en sollicitant la parole hystérique à propos des symptômes de corps.

Cette hystérie-là est couplée au S1 du sexe, supporté par l'Homme. Charcot l'a bien perçu qui s'imaginait en une célèbre formule que le remède pouvait être le pénis à répétition. Erreur flagrante certes, mais fulgurante intuition d'un homme qui sans doute n'était pas sans s'être senti questionné. Il est intéressant de mesurer le pas franchi par Freud. Ce n'est pas l'usage de la parole, Charcot aussi a utilisé la parole, mais celle des commandements de l'hypnose, comme on sait. Freud, levant ce commandement et sollicitant l'association libre de la parole hystérique, a pu recueillir autre chose. Il a réussi à produire une hystérie qu'il faut appeler je crois l'hystérie analysante, qui demeure et sans laquelle il n'y a pas d'analyse d'ailleurs. C'était un changement par rapport aux hystériques de Charcot. C'était au regard et non à l'écoute que celles-ci offraient leurs corps souffrants, elles furent une aubaine pour l'appareil photo, et c'est par lui qu'elles nous restent si présentes. Celles de Freud ne donnaient pas moins à voir, mais par leur discours, et c'est ce qui a permis à Freud de recueillir le savoir sur le sexe que ce discours comportait. Je reviendrai sur leur mérite, mais le premier le plus évident des mérites de cette hystérie freudienne fut de réintroduire par son récit la question sexuelle, que la science en général et même celle des docteurs laissaient de côté.

Je dis par son récit, et pas par ses symptômes de corps, bien que ce soit par ses manifestations corporelles si spectaculaires, si impressionnantes parfois, que l'hystérie a d'abord été identifiée, et Freud a eu affaire à ces phénomènes spectaculaires, dits de conversion. On le

constate, leur côté spectaculaire a disparu pour l'essentiel, et justement parce qu'ils étaient des conversions. C'est la grande découverte du temps de Freud, une fois mises en mot les conversions disparaissent. La formule générale de la conversion, donnée par Lacan, c'est « je parle avec mon corps », il faudrait dire plutôt l'inconscient parle par le corps, « mystère du corps parlant ». Finalement, ce n'est pas le propre de l'hystérie, elle n'en est qu'une version particulière et accentuée. Ce qui compte donc, ce n'est pas tant son idiome corporel que ce qu'elle met en scène dans cet idiome et que Freud s'est employé à traduire pour en dégager ce que j'appelle son récit ou son message, disons les histoires qu'elles ont racontées à Freud. Elles ont raconté à Freud l'histoire de l'amour pour le père, leur père, et sous cet amour le rapport du désir à son désir d'homme. Mais, comme on le sait, nul n'échappant au destin que lui fait la structure de langage, les histoires d'amour finissent toujours mal, sauf dans les contes pour enfant.

Alors, en réalité, le théâtre des hystériques met en scène un autre théâtre qui n'est pas à proprement parler le leur, qui a une portée universelle, le théâtre des affaires d'amours, des amours sexuées. C'est un fait, et qui n'est pas dû à l'hystérie, les affaires d'amour, je ne parle pas des amours domestiques qui s'ajustent à l'économie de la maison, du foyer, je parle des vraies, celles auxquelles la littérature a fait un sort depuis l'origine de notre civilisation, ces affaires-là s'exhibent sur une scène, que ce soit celle du roman ou du théâtre, et sont clivées des liens sociaux ordinaires. Lacan le notait dans *Télévision*, les acteurs en sont capables des plus hauts faits, ça va du plus bouffon jusqu'au plus noble, du théâtre de boulevard au théâtre tragique, du fait divers au fait d'éclat, comme je m'étais exprimée, peu importent les variantes, c'est une scène où se montre en image et en récit la fin annoncée, quasi programmée, qui fait passer du « tu es ma femme » de la parole instituante de l'amour à la parole assassine du « tué ma femme ». Ce théâtre-là par son issue tragique répercute ce qui n'est pas du théâtre, qui n'est ni symbolique ni imaginaire, à savoir un réel. Le réel du sexe tel que la psychanalyse l'a mis en évidence et qui est comme frappé de malédiction.

C'est à ce théâtre que l'hystérie freudienne prête son corps, et pour dire que jamais le désir sexué ne peut satisfaire l'insatiable de l'amour, qui d'ailleurs se fonde de cette impossibilité. Cependant, l'inconvénient du théâtre est qu'il ne fait pas plus que montrer. C'est

beaucoup, mais le discours de l'hystérie vaut plus que son théâtre, c'est grâce à lui que Freud a pu produire ce que Lacan nommait une « subversion sexuelle », soit un savoir sur le réel du sexe que jusque-là les semblants du discours masquaient. De ce réel, Lacan a donné les formules frappantes, *Y a pas de rapport sexuel*, *Y a d' l'Un*, et rien d'autre que de l'Un tout seul. Cependant, je dis que c'est le réel de la psychanalyse, car c'est Freud qui l'a approché et introduit dès le départ, en 1904. Freud, en mettant en évidence la « perversion polymorphe » qu'il découvrait chez l'enfant, mais qui s'avère être la perversion polymorphe non de l'enfant mais de la jouissance des parlants, Freud reconnaissait, sans le dire dans ces termes, que cette jouissance morcelée, à la fois morcelée et autoérotique, n'est pas liante, ne fait pas couple, car elle n'a pas d'autre partenaire que l'objet dit partiel de la pulsion. Dès lors, elle ne condescend que très difficilement au lien du désir ou de l'amour, et l'appariement des corps sexués dans l'acte devient un problème à éclairer. Freud le dit textuellement dans une note de 1915 des *Trois essais*. Ce savoir sur la structure d'une jouissance qui ne se situe que de l'objet *a*, savoir que Lacan écrit comme le produit du discours hystérique, fut construit par Freud, qui l'a déchiffré dans la parole de ses hystériques, et c'est autre chose que le théâtre de l'hystérie et de beaucoup plus important.

Les pulsions constituent la « réalité » sexuelle de l'inconscient, vérité insoutenable dit Lacan, et pourquoi insoutenable, sinon parce que cette réalité dite sexuelle n'est pas constituante du couple, n'apparie pas les corps sexués, préside à l'impossible du rapport. Du coup, tout ce qui s'exhibe sur la scène, je ne parle pas seulement de celle du théâtre mais de la scène de nos vies quotidiennes, tout ce qui se montre de la différence sexuelle n'est que semblant, images, symboles qui projettent toutes les manifestations de ce que l'on nomme féminité ou virilité dans le registre comique de la mascarade et du paraître, d'un faire la femme et faire l'homme qui ne dit rien du réel du sexe. Et comment ignorer ce réel quand on sait qu'il n'est pas sans commander à la vérité, aux manifestations subjectives des parlants, à leur conduite, à leur pensée, à leur discours ? Freud s'en est aperçu avec les enfants, dont les théories sexuelles ne font que transposer les modes de jouissance polymorphe.

Or ces forgeries du discours, faites pour pallier le non-rapport, changent avec les époques, celles des premières hystéries freudiennes

ne sont plus les nôtres. C'était ce que l'on a appelé l'époque victorienne, les semblants du sexe étaient alors étroitement liés au couple de la famille patriarcale, que Freud a transposé avec son Œdipe et que Lacan a tenté de rationaliser par sa métaphore paternelle. Les « amoureuses » du temps de Freud ont donc interrogé l'homme par le biais du père, elles furent ainsi les meilleurs suppôts de la métaphore paternelle, toutes dévouées au soutien de son... désir d'homme, et on comprend bien que faire désirer satisfasse le vœu de l'amour, le vœu d'être l'agalma de l'autre. Autant dire que le théâtre de l'hystérie n'est pas au même niveau que le savoir propre à son discours. Son savoir de la jouissance perverse polymorphe introduit la subversion sexuelle et dénonce, sans qu'elle le sache, l'absence du rapport sexuel. Son théâtre, au contraire, est celui du semblant de l'homme-père qui pourrait construire un couple de suppléance à cette absence du couple réel des corps. Quoi de mieux alors que la pantomime de la femme-femme, celle qui soutiendrait le désir de cet homme père, puisque le désir rapproche ce que la jouissance sépare.

On saisit là, je crois, ce qui nécessite l'hystrionisme de l'hystérie, son recours au théâtre. C'est que, la cause du désir n'étant pas son objet, cette cause n'ayant pas d'images et pas de signifiant, il ne reste alors pour mobiliser cette cause que l'on ne sait pas et que l'on ne commande pas que le recours à l'imaginaire, au « à tout hasard » de la pantomime des sexes. Et ça donne la grande comédie hystérique de la féminité, qui de nos jours encore fait croire que l'hystérie est femme par excellence. Sur la scène, oui, mais pas plus. Les mises en scène en sont variées, oscillant du triomphe à la douleur, selon que le sujet prête son corps à l'image de la femme idéale ou selon qu'il désespère de s'y éгалer.

Alors cet amour pour le père, qui fait l'armature du sujet hystérique, selon Lacan, c'est une belle histoire d'amour, mais une histoire triste, où il s'avère que le désir et la castration vont main dans la main, et que donc faire désirer et châtrer sont des opérations voisines, sur lesquelles l'amour pour le père blessé s'enracine, tandis que dans tous les cas l'insatiable de l'amour entretient de ces impasses. Souffrance de l'hystérie.

Mais surtout, l'amour du père impuissant, fait clinique bien assuré, ne peut faire oublier qu'il n'y a pas de désir qui n'aille vers

une jouissance et que, au niveau de la relation des sexes, les corps, qui ne se rapprochent certes pas sans le désir, ne s'apparient vraiment que par un symptôme de jouissance. Dire symptôme, c'est dire jouissance réglée par l'inconscient, et le symptôme, lui, n'est pas un semblant, il convoque le réel du corps, pas sa pantomime. C'est là que l'hystérique dit « pouce ». Je traduis par cette expression « dire pouce » ce que Lacan appelait sa « grève du corps », Freud avait dit aversion primaire, aversion pour la chair, refus de prêter son corps à l'autre à titre de symptôme de jouissance. Là, c'est la sortie du théâtre. Éthique hors Sexe, dit Lacan, Sexe avec une majuscule pour rappeler qu'il fut un temps où le sexe désignait les femmes, éthique qui fait prévaloir l'amour sur la jouissance sexuée, tout comme la *philia* grecque le faisait pour les amis. Cette exigence de l'amour ne peut que buter sur le droit à la jouissance qui prévaut désormais dans le discours.

Où sont passées les hystériques d'antan ? Freud en leur donnant la parole leur a permis de se dispenser des spectaculaires conversions des époques précédentes. Mais après un siècle, la subversion de la jouissance perverse étant passée dans les mœurs, et la parité s'étendant jusqu'au droit de chacun à disposer à son gré de ses désirs, de ses jouissances, du choix du partenaire et aussi bien de son propre sexe indépendamment de l'anatomie, le Un de l'homme-père en place de signifiant maître ne tient plus l'affiche. Sur la scène sociale, la logique du pas tout triomphe, c'est une multiplicité de symptômes originaux de corps et de couples qui se montrent au gré des contingences. On peut s'attendre à ce que le théâtre y gagne en variété, d'ailleurs le théâtre de boulevard spécialisé dans la monomanie égrillarde n'est déjà plus. Du coup, on peut s'attendre à ce que les figures de hystérie qui se feront partenaires de tel ou tel type symptomatique se diversifient aussi, et c'est au point que l'on se demande déjà où elle est passée.

D'autant que, si l'hystérique se voue au désir insatisfait qui agalmatise, cela ne signifie pas qu'elle s'insurge contre les symptômes de jouissance. Bien loin de là, ils lui servent plutôt de boussole : son symptôme propre, c'est de s'y intéresser, au symptôme de l'autre, dit Lacan, sans majuscule à autre. Ainsi s'avère que la formule première dont Lacan a caractérisé l'hystérie, à savoir « qu'est-ce qu'une femme ? », n'était qu'une version restreinte, ajustée à l'époque de

l'homme-père, d'une formule plus générale, Lacan l'a bien vu : « Qu'est-ce que le symptôme de jouissance de l'autre ? » Et il y a tant d'autres aujourd'hui que ça promet beaucoup de nouveaux récits au théâtre et dans le roman.

Il semble quand même, à partir de l'expérience analytique, que partout où il y a eu encore un symptôme Père, une version père du symptôme, les hystériques analysantes d'aujourd'hui ne diffèrent guère de celles de Freud, sauf que désormais, en raison même du dispositif, pour raconter leurs histoires, elles jouent plus du récit que de la pantomime. Elles aussi, comme le cinéma, sont passées au parlant.

Écho du séminaire de Rennes

Abords du désir :
Lacan et Bouvet

Marie-Laure Choquet

Querelle d'une époque *

L'opposition théorique de Maurice Bouvet et Jacques Lacan a constitué un point d'articulation central dans les années 1950 pour l'avenir de la psychanalyse. Mais avant de préciser l'implication pratique de leurs divergences, notamment sur la direction de la cure, rappelons en quelques mots le contexte historique de leur querelle.

Au fil de leurs travaux et de leurs publications, nous pouvons lire très clairement l'écho de leurs désaccords. À la fin du séminaire *Les Formations de l'inconscient*, Lacan articule la dialectique du désir et de la demande en réponse aux développements de Bouvet sur la relation d'objet. Il y est fait référence à trois articles de Bouvet ¹ qu'il est utile d'étudier pour saisir les enjeux cliniques de leurs positions respectives. Le premier, publié en 1948, s'intitule : « Importance de l'aspect homosexuel du transfert dans quatre cas de névrose obsessionnelle masculine », le deuxième « Incidences thérapeutiques de la prise de conscience de l'envie du pénis dans la névrose obsessionnelle féminine », publié en 1950, enfin « Le moi dans la névrose obsessionnelle », paru en 1953 dans la *Revue française de psychanalyse*.

La prolifération d'éléments cliniques que l'on découvre dans les études de cas rapportés par Maurice Bouvet est saisissante. Elle évoque cependant « les fausses fenêtres ² » et « la vermine » dont parle Lacan et nous invite à interroger le maniement du transfert : « Si vous dirigez la culture de la névrose obsessionnelle dans le sens du fantasme – il suffit de pas grand chose, il suffit d'avoir les éléments de votre transfert – vous verrez ladite vermine proliférer à peu près dans tout ce que l'on veut ³. »

* Intervention au séminaire *L'acte du psychanalyste* à Rennes le 27 mars 2013.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 387-388.

2. *Ibid.*, p. 388.

3. *Ibid.*, p. 402.

Revenons à Maurice Bouvet et à ses exigences cliniques. Né en 1911 en Normandie d'un père militaire, Maurice Bouvet fait des études qui le conduisent à la médecine puis à la psychopathologie. Jeune, il est atteint d'une inflammation des méninges qui le laissera presque aveugle et raccourcira sa vie de plusieurs années. Analysé par Parcheminey et contrôlé par Sacha Nacht et John Leuba, il devient analyste en 1946 et membre de la Société psychanalytique de Paris.

Maurice Bouvet était un personnage discret, mystérieux même pour ses amis, sans ambition de prestige ou de pouvoir. Ses intérêts sont tournés vers le travail clinique et s'il élabore une œuvre importante c'est sans désir de s'attirer des disciples. Sans ambition personnelle, il ne ressemble ni à Lacan, ni à Nacht, ni à Lagache. « Il n'a aucun projet pour la psychanalyse sauf celui de l'exercer de la meilleure manière possible, rigoureusement, voire rituellement ⁴. » Dans la tourmente qui secouera la Société psychanalytique de Paris au fil des années 1950, Bouvet sera d'une discrétion absolue en raison de la présence sur son divan de Lagache et de quelques autres. À plusieurs reprises il se contentera d'annuler son vote, refusant de prendre partie pour un groupe ou l'autre. En 1953, quand survient la scission, il fait perdre aux dissidents un allié de poids : il hésite et montre surtout un attachement réel aux idéaux de la médecine. S'il décide finalement de rester au sein de la SPP, c'est surtout parce qu'il se sent à l'aise avec une vision médico-clinique de la psychanalyse et parce que son tempérament conservateur le fait reculer devant le courant progressiste.

Dès la scission, il sera pour Lacan une cible toute désignée. En 1955, Henri Ey, qui joue la carte de la confrontation, leur demandera de rédiger un article pour l'*Encyclopédie médico-chirurgicale* sur la théorie de la cure. Il s'agit d'expliquer aux médecins la réalité concrète de l'écoute de l'inconscient. Bouvet traite de la cure type et Lacan de ses variantes.

Comme tous les néofreudiens, Bouvet bâtit son œuvre sur une vision de la deuxième topique (moi, ça, surmoi) qui privilégie le moi au détriment de l'inconscient. Il axe la direction de la cure sur l'analyse du moi, je le cite : « Tant et si bien que l'on peut à l'heure actuelle parler d'*analyse du moi* et que l'un de mes maîtres me disait

4. É. Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France, 1925-1985*, Paris, Fayard, 1994, p. 281.

tout récemment que le mot d'inconscient avait presque disparu des travaux analytiques contemporains ⁵. » Dans cette période postfreudienne, le concept d'inconscient tend bel et bien à disparaître des travaux psychanalytiques. Pour Bouvet, le but de la psychothérapie analytique est de renforcer la puissance du moi et de rendre conscient ce qui est inconscient. Implicitement, il traduit le « wo es war, soll ich werden » freudien par un « là où était le ça, le moi doit advenir », le moi doit déloger le ça en quelque sorte. À l'époque, beaucoup s'appuient sur le concept de résistance et avancent que pour guérir un sujet, ou plutôt « un malade » disait Bouvet, il faut s'attaquer aux mécanismes de défense afin de reconstruire le moi à partir de ses fonctions les plus solides. Un peu comme s'il fallait que s'opère un recentrement du moi sur lui-même.

Lacan, en revanche, accentue non pas le renforcement du moi mais plutôt son décentrement. En ce sens, on peut dire que Lacan aussi est obligé de réviser l'apport de Freud et de sa seconde topique. Il propose un processus permettant de contourner les effets de mirage de la relation duelle, dans lesquels, on le voit au travers de ses articles, Bouvet est pris et enchevêtré.

Seule l'introduction d'une position tierce, dit Lacan en substance, autorise le déroulement de la cure selon une parole vraie. Cette position, pour être symbolisable et éviter toute connivence narcissique entre le moi de l'analyste et celui du patient, doit se constituer autour de la figure de la mort, maître absolu de la destinée humaine. « Pour que la relation de transfert pût dès lors échapper à ces effets, il faudrait que l'analyste eût dépouillé l'image narcissique de son moi de toutes les formes du désir où elle s'est constituée, pour la réduire à la seule figure qui, sous leurs masques, la soutient : celle du maître absolu, la mort. C'est donc bien là que l'analyse du Moi trouve son terme idéal, celui où le sujet, ayant retrouvé les origines de son moi en une régression imaginaire, touche, par la progression *remémorante*, à sa fin dans l'analyse : soit la subjectivation de sa mort ⁶. » Pour la petite histoire, l'article de Lacan, jugé trop difficile, sera retiré de l'*Encyclopédie* en 1960. Lacan en gardera de l'amertume.

5. *Ibid.*, p. 283-284.

6. J. Lacan, « Variantes de la cure-type », publié dans l'*Encyclopédie médico-chirurgicale*, « Psychiatrie », le 3 février 1955, référencé cote 37812 C¹⁰, p. 1-11.

En 1956 a lieu la deuxième passe d'armes entre Bouvet et Lacan à l'occasion de la sortie du livre collectif *La Psychanalyse d'aujourd'hui*⁷, qui célèbre le centenaire de la naissance de Freud. Bouvet se charge de « La clinique psychanalytique » et énonce ses hypothèses sur la relation d'objet.

Rappelons que Freud insiste sur l'objet plus que sur la relation. Pour lui, l'objet désigne tout aussi bien une personne qu'un objet partiel, réel ou fantasmatique. Et si l'objet de la pulsion cherche à se satisfaire, il reste infiniment variable et se structure autour de la perte : l'objet ne se trouve pas, il manque à sa place et peut se retrouver à travers des substituts. Bouvet, s'appuyant sur la deuxième topique, fait primer la relation sur l'objet, la pense à partir du moi et la définit comme un compromis entre le monde intérieur et la réalité extérieure.

Dans le séminaire *La Relation d'objet*, Lacan s'efforce de critiquer l'ampleur prise par la relation d'objet dans le postfreudisme. Il retrouve l'idée du manque et de la perte, privilégie autant la relation que la place de l'objet et traduit le complexe d'Œdipe en termes d'accession à la castration. En somme, il expose une véritable « géométrie » de la relation objectale, sans stades ni maturation, avec trois notions : privation, frustration et castration, hiérarchisées selon les trois ordres de l'imaginaire, du réel et du symbolique.

Naturellement, cette théorie s'oppose radicalement à celle de Bouvet, qui n'apprécie guère les attaques de cet adversaire encombrant. Mais à la SPP la consigne est donnée d'ignorer Lacan, Bouvet gardera donc le silence.

7. M. Bouvet, « La clinique psychanalytique : la relation d'objet », dans *La Psychanalyse d'aujourd'hui*, 1956. Ouvrage publié sous la direction du D^r Sacha Nacht, avec la collaboration de M. Bouvet, R. Diatkine, A. Doumic, J. Favreau, M. Held, S. Lebovici..., préface de E. Jones.

Jean-Michel Arzur

L'analyste et les « fausses fenêtres * »

Je vous propose une incursion dans trois textes de Maurice Bouvet, que David Bernard et moi-même avons décidé d'étudier pour notre séminaire de cette année. Ils constituent un véritable document de travail, auquel Lacan fait référence en plusieurs endroits de son enseignement et notamment comme fil clinique de la névrose obsessionnelle durant tout un pan de son séminaire *Les Formations de l'inconscient*, qui s'échelonne d'avril à juillet 1958. Dans cette partie, l'étude des cas de Bouvet alimente un dialogue constant entre névrose obsessionnelle *versus* demande et hystérie *versus* désir. Nous allons tenter de rendre compte de ce que Lacan y objecte mais aussi de ce qu'il y puise pour articuler la place du phallus et de l'analyste dans la direction de la cure.

La lecture de ces cas ne laisse pas indifférent et elle a généré toute une série de questions qui ont orienté ce travail. Cette clinique a-t-elle disparu ? Rencontre-t-on encore dans le champ de la névrose un tel foisonnement de matériel transférentiel, où la question de la sexualité affleure à chaque phrase, impliquant au fur et à mesure du déroulement des cures l'analyste lui-même ? Dès lors, sait-on encore écouter tous ces désirs – que Lacan qualifie de *vermine* – qui habitent les fantasmes du névrosé obsessionnel ?

Au contraire, ce résultat ne serait-il pas plutôt à mettre en lien avec la conception de la place de l'analyste dans la cure ? En effet, le manque de manœuvre de l'analyste est ici très surprenant. Il semble qu'il soit prédestiné à occuper une seule place possible dans le transfert, ce qui produit un effet de répétition qui émerge à la lecture des cas successifs. C'est comme s'ils obéissaient à une logique interne, figée en un processus et autour d'un objet que l'analyste incarne

* Intervention au séminaire *L'acte du psychanalyste* à Rennes le 27 mars 2013.

invariablement, devenant dans chaque cas l'objet d'une érotomanie destructrice tout à fait saisissante. Si Lacan fonde le transfert sur la fonction même du signifiant, nous ne voyons rien de tel chez Bouvet ; pas de dialectique signifiante mais une signification qui donne sans cesse consistance imaginaire à la question du sexuel dans le dialogue analysant-analyste.

Les présupposés

Au-delà du conflit évident qui les oppose, Lacan reconnaît que les obstacles concernant la névrose obsessionnelle sont articulés par Bouvet. Mais si ce dernier se perd dans cette clinique extrêmement variée, Lacan l'impute moins à la profusion du matériel qu'à une *carence théorique*. En effet, Bouvet achoppe sur le point qui fonde l'homogénéité des névroses et qui oriente l'hystérie comme la névrose obsessionnelle, soit le désir. Pour lui, le sujet doit parvenir au *genital love* par le truchement de l'objet phallique ; ce point de doctrine, déplié dans le texte « Le moi dans la névrose obsessionnelle ¹ », promeut l'*oblativité*, que Lacan fera équivaloir à la névrose obsessionnelle elle-même. La question de la relation d'objet est complètement revisitée par Lacan depuis le séminaire qui porte le même nom, l'année antérieure. Le point capital qu'il soulève ici est celui du désir dans son lien foncier avec le désir de l'Autre ; c'est l'ignorance de cette dimension qui va conduire aux déviations dans la pratique des postfreudiens, d'où l'expression « fausses fenêtres ² » qualifiant le positionnement de l'analyste aveuglé par cet objet qui opacifie complètement la question du manque.

Lacan précise magistralement dans ce séminaire combien l'accent porte bien plus sur l'Autre que sur l'objet. La place de l'Autre est à préserver pour pouvoir maintenir le désir du névrosé, qu'il soit insatisfait ou annulé. La position hystérique devient paradigmatique pour distinguer le besoin du désir qui est maintenu en arrière-plan de toute demande, désir énigmatique, *x*, dont le prototype est le désir de la mère. Lacan fait de ce problème de l'hystérie avec le désir quelque

1. M. Bouvet, « Le moi dans la névrose obsessionnelle, relation d'objet et mécanisme de défense », *Revue française de psychanalyse*, vol. XVII, n° 1-2, 1953.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 388.

chose de plus vaste qui concerne « toute espèce d'être humain dans le monde ³ ».

Nous pouvons donc tracer une ligne de rupture entre Bouvet et Lacan concernant l'analyse de l'obsessionnel : là où le premier met l'accent sur la relation à l'objet, le second indique les démêlés de l'obsessionnel avec le désir. Là où Bouvet analyse la distance qu'entretient l'obsessionnel avec son objet par crainte de le détruire, Lacan prend le contre-pied et pose que l'obsessionnel se maintient à distance de son désir. Bouvet interprète la destructivité de l'obsessionnel comme une mise en péril de l'objet et par extension de la réalité tout entière. Cette thèse dévoile le continuum névrose-psychose en vigueur pour les postfreudiens que Lacan va fustiger clairement. Pas de risque de régression psychotique, martèle-t-il ; ce n'est pas la réalité mais l'Autre qui est menacé dans l'exercice même de la demande de l'obsessionnel et, au-delà, le sujet lui-même.

Phallus et objet

Évidemment, la première chose qui s'impose à la lecture de cette clinique, c'est la façon dont la dimension phallique est rabattue sur l'organe pénien. S'il y a une certaine appréhension qu'un objet est en jeu dans le transfert, localisé du côté de l'analyste, nous ne voyons aucun semblant d'objet fonctionner. Bien au contraire, cette conception qui loge au cœur de l'analyse un objet partiel, consistant sur le plan imaginaire, implique une mise en jeu des corps, celui des patients comme celui de l'analyste.

La thèse de Bouvet concerne le « pouvoir dynamique d'une identification masculine régressive chez tous les obsédés : qu'un obsédé masculin reçoive le phallus sur un mode passif qui satisfasse son érotisme cloacal ou qu'une fille se l'annexe sur un mode agressif actif ⁴ ». Dès lors, rien de plus logique que ce qui fonde le traitement des patients de Bouvet soit le repérage et l'acceptation des tendances homosexuelles passives pour un homme et du *Penisneid* pour une femme. Dans les deux cas, le consentement à l'objet permet d'accéder

3. *Ibid.*, p. 467.

4. M. Bouvet, « Incidences thérapeutiques de la prise de conscience de l'envie du pénis dans la névrose obsessionnelle féminine », *Revue française de psychanalyse*, vol. XIV, n° 2, 1950, p. 243.

à la *maturation génitale*. Les postfreudiens sont dans une optique réparatrice, de compensation de quelque chose qui ne s'est pas réalisé ou imparfaitement. Lacan n'hésite pas à parler de l'absence du phallus dans les cures de Bouvet. Il nous indique par là que l'objet phallique est paradoxalement d'autant plus présent que sa fonction de signifiant ouvert à toutes sortes d'équivalences n'est absolument pas repérée.

Lacan fait du phallus « non pas l'objet du désir mais le signifiant du désir ⁵ » ; c'est déjà repérable chez Freud qui avait « pris soin de ranger [l'objet] dans la catégorie du représentant, c'est à dire du signifiant chargé de représenter un réel inaccessible », mais le voilà ici « relégué au rang des accessoires », écrit Bernard Nominé ⁶. Le pénis, dit Lacan, est plutôt quelque chose « qui tient bel et bien au corps », « beaucoup moins sujet à caducité » et pas plus menacé que « n'importe quel membre, ou bras, ou jambe, voire nez ou oreilles ⁷ ». C'est pourquoi l'objet phallique doit plus qu'un autre objet venir se prendre dans la chaîne métaphorique pour jouer son rôle d'objet détachable, caduc, c'est-à-dire de signifiant.

Dans les cas exposés par Bouvet, nous ne pouvons que constater cette prolifération de l'objet phallique fantasmatique. S'il est déjà *institué* au cœur de la névrose obsessionnelle, l'orientation donnée à la cure que Lacan qualifie d'erreur de plan ou d'erreur technique va conduire à stimuler la production imaginaire et produire une *solution fausse*. Lacan démontre dans son séminaire qu'il ne peut y avoir d'autre solution que d'articuler la castration symbolique ; c'est ce qui est précisément occulté dans ces cas envisagés uniquement sur le plan imaginaire. Dans le cas des hommes, au-delà des fantasmes homosexuels mis au jour par l'analyse, nous pouvons repérer la place capitale d'un autre, d'un semblable, d'un frère, d'une image plus forte que lui-même dont le névrosé obsessionnel se complémente, dit Lacan ⁸. C'est le rapport fantasmatique avec le semblable qui est aux commandes. Là où l'hystérique interroge le désir de l'Autre, l'obsessionnel comble la question, l'annule avec une image, puissante,

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, op. cit., p. 378.

6. B. Nominé, « L'obsession au féminin », *L'en-je lacanien*, n° 1, 2003, p. 38.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, op. cit., p. 482-483.

8. *Ibid.*, p. 448.

phallicisée de l'autre. Dans le cas de la névrose obsessionnelle féminine que déplie Bouvet, le rapport à l'objet est d'emblée beaucoup plus lisible que pour les hommes, pour qui le rapport à la jouissance, soit le fantasme, occupe le devant de la scène.

Une des obsessions de cette femme concerne la possibilité de contaminer quelqu'un par la syphilis ; cette obsession transite par son fils aîné, qui lui inspire depuis toujours un « sentiment de terreur panique »⁹. Ce fils n'est autre qu'un équivalent phallique, ce qui fera dire à Lacan qu'elle est tout aussi encombrée que l'homme du phallus et qu'elle en fait un « usage strictement équivalent à celui d'un homme »¹⁰. En évoquant le besoin de cette femme de s'identifier (tout comme l'obsédé masculin) sur un mode régressif à l'homme, Bouvet fait du *Penisneid* une identification virile. Dans le cas de cette femme, que l'objet phallique soit objet de désir est évident, et Lacan d'insister sur l'importance du *Penisneid* dans les cas de névrose obsessionnelle féminine. Mais là où il se démarque de Bouvet, c'est dans la différence qu'il fait entre le désir de possession phallique et le désir d'être un homme qui est absolument nié de bout en bout par la patiente. Nous cernons bien comment cette différence a des conséquences majeures : le phallus, signifiant du manque, est ce qui oriente le désir pour les deux sexes ; il vient en tiers dans la relation à l'autre, qui est sans cesse rabattue sur une relation duelle par Bouvet.

Dès lors, on peut lire dans les différents rêves et fantasmes de la patiente une tentative du sujet de préserver la place du désir, au-delà de ce que Bouvet envisage comme haine de l'homme et destruction du phallus. Un objet particulier va jouer ce rôle, les chaussures, dont la patiente se sent privée du fait même de l'analyse qui l'appauvrit.

Lorsqu'elle passe devant un magasin de pompes funèbres, une obsession la saisit : celle d'écraser en leur marchant dessus les quatre crucifix qui, par déplacement, deviennent la verge du corps du Christ. Bouvet y lit l'ambivalence de la patiente entre le désir de possession et la destruction de l'objet phallique, qu'il repère également dans un rêve où elle entre dans la chambre mortuaire de son oncle paternel et voit ses organes génitaux en pleine décomposition.

9. M. Bouvet, « Incidences thérapeutiques de la prise de conscience... », *op. cit.*, p. 220.

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, *op. cit.*, p. 501.

Mais plus qu'une rivalité agressive, nous pouvons plutôt y repérer une tentative fantasmatique de négativation du phallus imaginaire. Pour l'être, ce phallus, il faut le détruire, et c'est ce qu'il aurait fallu lui faire remarquer, dit Lacan dans la dernière leçon du séminaire *Les Formations de l'inconscient*. Il s'agit d'indiquer à l'obsessionnel qu'il est ce qu'il veut détruire, ce qu'il veut tuer.

L'ambiance mortuaire n'est pas présente dans les rêves pour rien ; Lacan évoque l'effet dénaturant du signifiant, effet d'entropie, de perte, dont le sujet garde la trace. « La castration, dit-il, choisit son signe qui est emprunté au domaine imaginaire. Quelque chose dans l'image de l'autre est choisi pour porter la marque d'un manque ¹¹. » L'organe pénien, dans sa *caducité essentielle*, est le plus apte à représenter cette perte dans la mesure où il n'y a pas, pour un sujet, d'expérience de la mort.

Bouvet interprète les rêves qui suivent comme indice de la justesse de son interprétation puisqu'elle se rêve avec un pénis à la place ou entre les deux seins et qu'elle érige les fameuses chaussures de forme pointue au rang d'objet phallique. Mais, pour Lacan, il ne fait pas de doute que l'analyste rive sa patiente à cet objet en occupant la place de la bonne mère, celle qui restitue ce dont elle a été privée. Les souliers, cet objet dont elle manque si cruellement, peuvent la rendre « bien habillée » et dès lors susciter le désir des hommes qui en « seront pour leurs frais ». Là où Bouvet interprète la haine et la destruction de l'homme, nous pouvons lire la tentative du sujet à faire fonctionner l'objet phallus comme un signifiant. Cette « dimension d'hystérie latente ¹² » dont parle Lacan à propos du désir de l'obsessionnel y est directement lisible.

Lacan nous invite dans ces leçons à distinguer l'accès au génital de la structuration sur le plan phallique, c'est-à-dire à l'aune de la castration, qui constitue ce qui est décisif pour la suite de la névrose. C'est la condition nécessaire à orienter nos interventions et notre technique, dit Lacan ; le sujet doit réaliser que le phallus, il ne l'est pas, il ne l'a pas, « mais qu'il est seulement soumis à la nécessité que ce phallus occupe une certaine place ¹³ ».

11. *Ibid.*, p. 464.

12. *Ibid.*, p. 466.

13. *Ibid.*, p. 486.

Le phallus vient en position tierce comme signifiant du désir, comme le sont les chaussures tout juste réparées par un cordonnier dont certains traits sont empruntés à l'analyste. La patiente les exhibe à sa mère, qui l'admire alors qu'elle monte sur une estrade où il n'y a que des hommes. Le cordonnier-analyste fait consister ce don du phallus, selon Bouvet, alors que Lacan interprète ces chaussures comme un signifiant du désir, répondant à l'énigmatique désir de l'Autre maternel.

Mais la patiente reste bien encombrée de ce phallus et elle finit par s'en délester : elle rêve qu'elle joue au théâtre auprès d'un homme mais qu'elle ne sait pas son rôle. Entre deux représentations elle se soulage d'une énorme quantité de matière fécale en forme de verge ; elle peut ensuite jouer son rôle. On pourrait écrire ce processus comme acceptation du désir d'avoir un pénis fourni par l'analyste, celui-là même qu'elle tentait de détruire, d'écraser, puis renoncement pour devenir femme auprès d'un homme. Lacan y voit plutôt un leurre et une restitution du phallus que lui donne l'analyste. De la même manière, il interprète comme un *acting out* le fait que la patiente parle à son fils des bienfaits de l'analyse et tente de rendre à Bouvet ce fils-phallus bien encombrant. C'est l'indice que l'analyste n'est pas tout à fait à sa place puisqu'il fait erreur sur la signification du phallus.

Dans le second cas de névrose obsessionnelle masculine, Bouvet analyse le rêve que M rapporte après lui avoir interprété, la séance précédente, son homosexualité passive : M accompagne l'analyste à son domicile, se couche dans le lit de sa chambre, extrêmement gêné. Lacan relève un détail du rêve que Bouvet n'exploite absolument pas : la présence d'un bidet dans un coin de la chambre. Pourtant, dit Lacan, la signification du bidet est articulée ailleurs par Bouvet comme « pénis en creux », c'est-à-dire comme « une des formes sous lesquelles peut se présenter le signifiant phallus ¹⁴ ». Le bidet est là pour indiquer ce qui est problématique, il présente le phallus et ne le montre pas ; il est là en tant que question : l'Autre l'a-t-il ou ne l'a-t-il pas ? L'Autre l'est-il ou ne l'est-il pas ? Soit la question de la castration. Bouvet rabat cette relation qui est loin d'être duelle puisque

14. *Ibid.*, p. 443.

médiatisée par le phallus sur une relation au semblable et qui devient pour le coup « franchement homosexuelle ¹⁵ ».

Transfert et suggestion

Le séminaire *Les Formations de l'inconscient* est scandé par la constitution du graphe du désir, qui va accompagner tout le commentaire que fait Lacan des textes de Bouvet.

La première mouture du graphe ne distinguait pas la chaîne des énoncés de celle de l'énonciation. Au fil des leçons, Lacan distingue deux horizons de la demande ; ainsi, le circuit de la demande se double d'un second circuit, celui de l'inconscient. Ces deux lignes énoncés/énonciation seront également déclinées comme ligne de suggestion et ligne de transfert. Il y aurait beaucoup à dire sur cette question de la suggestion, que Freud fait équivaloir au transfert lui-même. Notons juste ce qu'en dit Lacan : « Le transfert en puissance est là [...] il est déjà en puissance analyse de la suggestion ¹⁶. » Lacan semble dire qu'il n'y a de transfert que si l'analyste indique l'arrière-plan de la chaîne des énoncés. Transfert et interprétation sont donc indissociables. À charge de l'analyste d'interpréter ce qui sinon ne restera que suggestion. Mais nous cernons bien que c'est l'inscription même de la fonction du manque dans le graphe qui en est la condition.

C'est ce que Lacan déduit du premier étage du graphe, soit du circuit de la demande, dont il fait un cas idéal, un temps mythique de la demande. En effet, pour que ce circuit fonctionne seul, il faudrait supposer la complétude de la batterie signifiante au lieu de l'Autre. Or, écrit Lacan, « le sujet ne se constitue qu'à s'y soustraire et à la décompléter essentiellement pour à la fois devoir s'y compter et n'y faire fonction que de manque ¹⁷ ».

Ainsi, en interprétant la suggestion, l'analyste en fait déjà autre chose. Si la suggestion peut être interprétée, c'est parce qu'elle a un arrière-plan que l'analyste indique : $S(\text{Å})$. Ce pur silence auquel « doit s'obliger maintenant l'analyste pour dégager au-dessus de ce maréage le doigt levé du saint Jean de Léonard pour que l'interprétation

15. *Ibid.*, p. 444.

16. *Ibid.*, p. 427.

17. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 806.

retrouve l'horizon déshabité de l'être où doit se déployer sa vertu allusive¹⁸ ». Comme le commente Michel Bousseyroux dans un remarquable article intitulé « Le doigt levé de Lacan face au désir de l'obsessionnel¹⁹ », cet index de ce *Saint Jean* que l'on peut admirer au Louvre désigne un point de béance dans le tableau qui n'est autre que le vide de la structure laissé par l'absence de Dieu. Pour la petite histoire, les rayons X ont pu montrer ce que De Vinci avait effacé : le partenaire de saint Jean, écrit Michel Bousseyroux, la croix. Il n'en reste que l'effacement, l'ombre.

Lacan évoque l'abstinence de l'analyste, qui ne doit pas ratifier la demande comme telle mais toujours indiquer son arrière-plan, soit le manque fondamental en jeu dans la castration. Entre les deux lignes, ce qui résiste, soit le champ du désir. Nous cernons bien que ce qui achoppe dans la direction de la cure de Bouvet concerne la possibilité d'une « articulation signifiante autre et différente de celle qui enferme le sujet dans la demande²⁰ ».

« Le transfert tend tout naturellement à se dégrader en quelque chose que nous pouvons toujours satisfaire d'une certaine façon à son niveau régressif²¹. » C'est ainsi que nous voyons comment le désir se réduit à la demande dans la confusion des deux plans. C'est la grande critique que Lacan fait à *Psychanalyse d'aujourd'hui*. C'est particulièrement lisible dans les cas de névrose obsessionnelle masculine dépliés par Bouvet. Dans chacun des cas, nous pouvons repérer l'effet clinique du moment où Bouvet intervient pour interpréter comme homosexualité latente ce qui commence à surgir de la question du phallus. Bouvet se fonde sur la valeur de lien social de l'homosexualité entre hommes et sur la façon dont se nouent l'amour et l'identification : l'amour du chef, le lien maître-élève ou encore père-fils. Il tend à rendre conscient ce qu'il nomme *processus normal*, avec l'hypothèse que la prise de conscience du désir homosexuel latent permet *un contact affectif plus sûr* avec ces malades. Il en fait donc un élément de transfert utilisé au maximum dans un « but

18. J. Lacan, « La direction de la cure », dans *Écrits, op. cit.*, p. 641.

19. M. Bousseyroux, « Le doigt levé de Lacan face au désir de l'obsessionnel », *L'En-je lacanien*, n° 1, 2003, p. 13-14.

20. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient, op. cit.*, p. 428.

21. *Ibid.*, p. 434.

thérapeutique²² ». Cependant, dans chaque cas, il fait consister cette dimension qui n'est qu'ébauchée fantasmatiquement et la rapporte systématiquement à la personne même de l'analyste. Invariablement, le résultat ne se fait pas attendre : agressivité, fantasmes de plus en plus sexualisés mettant en jeu le patient et son analyste. Nous percevons bien avec ces cas d'analyse pourquoi Lacan évoque la prolifération de cette vermine si l'analyste cultive la névrose obsessionnelle dans le sens du fantasme. D'ailleurs, Bouvet avoue que la mise au jour des tendances homosexuelles n'est pas toujours si facile ; il est évident qu'il les traque et va même jusqu'à interpréter en ce sens les moindres manifestations du transfert, parfois même un demi-mutisme.

Conclusion

En valorisant le fantasme, en rabattant le désir sur les signifiants de la demande, Bouvet opère une disjonction avec ce que Lacan inscrit au cœur même de la problématique du désir chez l'obsessionnel : « la demande de mort fondamentale²³ ». J'ai l'idée qu'on peut lire une équivalence entre l'expérience d'un trop de jouissance et la destruction du désir. Lacan fait du désir de l'Autre précocement détruit, annulé, un trait essentiel de la névrose obsessionnelle. Nous comprenons mieux comment la distance avec le désir est la condition pour que le désir de l'obsessionnel subsiste ; le désir est là mais annulé, d_0 . Il s'agit d'en « assurer la position²⁴ » ; c'est ce qui permet paradoxalement à l'obsessionnel de préserver le désir et l'Autre puisque Lacan fait équivaloir la demande de mort à la mort de la demande.

Lacan est très sévère sur le bilan thérapeutique de Bouvet : plutôt que son élucidation, le mode d'interprétation de ce dernier vise la « réduction de la demande de mort²⁵ », improprement appelée ambivalence, dit Lacan, et traitée par *l'analyse de l'agressivité* en vogue depuis Glover dans les années 1930. Bouvet laisse l'essentiel, soit la question du signifiant du désir, non résolu du fait même de la position de l'analyste qui rend le phallus *légitime*. Si cela soulage le

22. M. Bouvet, « Importance de l'aspect homosexuel du transfert dans le traitement dans quatre cas de névrose obsessionnelle masculine », *Revue française de psychanalyse*, vol. XII, n° 3, 1948, p. 419.

23. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, op. cit., p. 505.

24. *Ibid.*, p. 470.

25. *Ibid.*, p. 505.

patient de l'anxiété et de la culpabilité, le symptôme reste inchangé et ce qu'il enserme de réel non aperçu.

Si Lacan envisage ce point de béance à partir de l'articulation de la demande de mort au lieu de l'Autre, il a déjà l'idée que cela constitue un élément non historisable, soit sans l'Autre. En effet, dit-il, « la raison n'en est pas à chercher dans quelque histoire que ce soit ²⁶ ».

26. *Ibid.*, p. 495.

David Bernard

Sur la relation d'objet. Lacan et Bouvet *

Pour questionner ce qu'est la névrose et ce que sont ses différents types – phobique, hystérique et obsessionnelle –, Lacan invitait explicitement ses élèves à repartir des catégories par lui distinguées de demande et de désir. Et cela tant pour son abord théorique que pour son traitement dans la pratique analytique. Il s'agit là, énoncé-il dans son séminaire *Les Formations de l'inconscient*, de faire de la demande et du désir quelque chose d'« usuel », un « usage quotidien¹ ». Mais justement, définir la névrose à partir des concepts de demande et de désir comporte aussi une portée politique, qui concerne la visée et la direction d'une cure psychanalytique. En effet, rappelons-nous que la demande avait été, chez les psychanalystes d'après-guerre, le seul registre pris en compte. Lacan le constate... et le critique : il faut y ajouter la dimension du désir. Or entre les deux, demande et désir, passe une conception différente de l'objet. En ces années 1957 et 1958, Lacan va théoriser la névrose, sa structure comme son traitement, à partir d'une opposition concernant la définition de l'objet en psychanalyse.

Qu'est-ce à dire ? Il s'en explique précisément dans les premières leçons du séminaire *La Relation d'objet*. La relation d'objet était alors devenue un sujet central dans la théorie et la pratique analytiques. En ces années, les psychanalystes, souligne Lacan, « donnent la prévalence dans la théorie analytique à la relation d'objet, considérée comme une relation duelle ». Eh bien, cette relation prétendue duelle à l'objet, « c'est cela même que nous allons mettre à l'épreuve² ».

* Intervention au séminaire *L'acte du psychanalyste* à Rennes le 15 mai 2013.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 399.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 12.

Voilà qui est clair ; mais continuons. Qui sont les psychanalystes ici évoqués ? Lacan fait précisément allusion à un ouvrage collectif, qu'il ne va cesser de critiquer, de commenter, dans ce séminaire comme dans le suivant, ainsi que dans ses articles de 1958, mais aussi bien des années après. Il s'agit de ce livre paru en deux tomes en 1956 et intitulé *La Psychanalyse d'aujourd'hui*. Dans cet ouvrage, Lacan signale alors deux articles où se trouve promue la relation à l'objet. Le premier est de Sacha Nacht, psychanalyste français qui devint en 1949 président de la Société psychanalytique de Paris, et est intitulé « Évolution de la thérapeutique psychanalytique ». Mais Lacan met particulièrement l'accent sur le second, y voyant un paradigme, « le dernier terme de cette évolution ³ » que voudrait prendre en France la psychanalyse. Il s'agit de l'article du psychanalyste français Maurice Bouvet, également membre de la SFP, et intitulé « La clinique psychanalytique. La relation d'objet ». Enfin, il faut évidemment rappeler ici que Lacan fut également membre de la SFP jusqu'en 1953, année où il la quitta avec d'autres – notamment Lagache et Dolto –, après y avoir été beaucoup critiqué pour ses remises en cause de certains standards de la pratique analytique alors en vigueur.

La relation d'objet

Nous pouvons donc préciser ce contexte historique. L'ouvrage *La Psychanalyse d'aujourd'hui* paraît trois ans après ce départ de Lacan. Il expose de façon centrale la théorie de la relation d'objet et ses conséquences dans la pratique analytique, voulues par les grands noms de la SFP. Nous voyons alors en quoi le titre même du séminaire de Lacan, *La Relation d'objet*, se présente comme une réponse et une critique de ce que voudraient nouvellement promouvoir les psychanalystes français en ces années. En somme, disons-le ainsi : à l'article de Bouvet « La relation d'objet » répond le séminaire de Lacan *La Relation d'objet*. Toutefois, il ne s'agit pas là d'une simple guerre entre psychanalystes, mais bien d'une opposition pratique et théorique sur des questions centrales pour la psychanalyse. « La théorie analytique et la pratique [...] ne peuvent se dissocier l'une de l'autre et dès lors que l'on conçoit l'expérience dans un certain sens, il est inévitable de

3. *Ibid.*, p. 13.

la mener également dans ce sens ⁴. » Pour saisir la place que Lacan va donner à l'objet, au désir et à la demande dans la théorie analytique de la névrose, je vais donc m'arrêter d'abord sur ce qu'en dit Bouvet.

Sur quoi Bouvet se fonde-t-il pour définir l'objet ? Sur la théorisation qu'en proposa Karl Abraham, notamment dans son article majeur de 1924, « Esquisse d'une histoire du développement de la libido fondée sur la psychanalyse des troubles mentaux ⁵ ». Maurice Bouvet en déduit alors que le point d'achèvement de l'expérience analytique serait de permettre à l'analysant d'atteindre un objet « idéal, terminal, parfait, adéquat » pour son désir et, ce faisant, d'aboutir à la « normalisation du sujet ⁶ ». Par ailleurs, l'idée ainsi avancée d'un « objet harmonique ⁷ » devrait se vérifier dans un rapport sexuel... enfin harmonieux. Cela posé, la visée d'une cure sera alors de normaliser le désir du sujet en le réduisant à cet objet adéquat et harmonieux dans le rapport sexuel.

Enfin, pour cela, une psychanalyse devra permettre une maturation des pulsions. Qu'est-ce à dire ? Premièrement, dans cette perspective, le curseur est mis sur la relation entre le désir du sujet et l'environnement, le moi étant considéré comme ce qui, ici, doit constituer le médiateur. Ainsi lira-t-on dans l'article « Évolution de la psychanalyse » : « Le Moi est devenu l'élément principal dans la lutte entre désir de satisfaction instinctuelle et adaptation à l'environnement ⁸. » Ce qui règle ici ladite adaptation est donc cette satisfaction instinctuelle, c'est-à-dire une relation à l'objet pulsionnel. Une bonne adaptation à l'environnement consistera en une relation bonne à l'objet, dite génitale. C'est pourquoi la névrose sera définie comme une évolution normale ayant été stoppée, qui aurait dû conduire « à cette adaptation si heureuse au monde que l'on nomme la relation d'objet génitale et qui donne à tout observateur le sentiment d'une personnalité harmonieuse ⁹ ».

4. *Ibid.*

5. K. Abraham, « Esquisse d'une histoire du développement de la libido fondée sur la psychanalyse des troubles mentaux », dans *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Payot, 2000.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, op. cit., p. 18.

7. *Ibid.*, p. 25.

8. M. Benassy, « Évolution de la psychanalyse », dans *La Psychanalyse d'aujourd'hui*, t. II, Paris, PUF, 1956.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, op. cit., p. 20.

Le névrosé sera ici caractérisé par un moi faible, car mal adapté à la réalité, à la différence du moi fort défini par sa bonne relation à l'objet. La psychanalyse devra alors lui permettre d'atteindre ce moi fort, *via* cette maturation des pulsions. La maturation dont il est ici question consisterait, énonce Bouvet, dans le passage de la forme pré-génitale de ces pulsions à leur forme génitale. De cette opposition entre ces deux formes de pulsion, il déduit une opposition entre deux types de caractère pour un sujet, ainsi que les nommait déjà Abraham. Le premier est nommé *caractère pré-génital* et serait caractérisé par une mauvaise relation à l'objet, empreinte d'agressivité, de possessivité, etc. Le second est nommé *caractère génital* et impliquerait une relation bonne à l'objet. Une psychanalyse, par cette maturation des pulsions, devrait donc permettre à un sujet de passer d'un caractère pré-génital à un caractère génital. Cela se traduirait alors dans le rapport à l'autre par une meilleure adaptation du désir : le sujet ne se montrerait plus possessif, agressif, etc., mais oblatif, c'est-à-dire soucieux de satisfaire l'autre. Lacan, y revenant dans son article « La direction de la cure », cite les lignes où Maurice Bouvet définit et décrit ce passage :

« Les pulsions qui l'animent étant généralisées, c'est-à-dire ayant subi cette maturation que représente le passage de la forme pré-génitale à la forme génitale, ne prennent plus ce caractère de besoin de possession incoercible, illimité, inconditionnel, comportant un aspect destructif. Elles sont véritablement tendres, aimantes et si le sujet ne s'y montre pas pour autant oblatif, c'est-à-dire désintéressé et si ses objets sont aussi foncièrement des objets narcissiques que dans le cas précédent, il est ici capable de compréhension, d'adaptation à la situation de l'autre. D'ailleurs la structure intime de ses relations objectales montre que la participation de l'objet à son propre plaisir à lui est indispensable au bonheur du sujet. Les convenances, les désirs, les besoins de l'objet sont pris en considération au plus haut point ¹⁰. »

Lacan relève alors un exemple clinique que donne Bouvet. Dans cette perspective, celui-ci « s'applaudit ¹¹ » en effet d'être parvenu au but de l'analyse pour l'une de ses patientes. Jusqu'ici, Jeanne

10. M. Bouvet, « La clinique psychanalytique. La relation d'objet », dans *La Psychanalyse d'aujourd'hui*, t. I, Paris, PUF, 1956, p. 62. Cité et commenté par Lacan dans « La direction de la cure », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 605.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient, op. cit.*, p. 391.

« n'avait pu accepter sa féminité et si une première analyse avait diminué ses répugnances, elle restait néanmoins à demi frigide et s'efforçait d'éviter le rapprochement sexuel. Or, [...] elle me disait ceci : "J'ai eu une expérience extraordinaire, celle de pouvoir jouir du bonheur de mon mari, j'ai été extrêmement émue en constatant sa joie, et son plaisir a fait le mien..." ». Et Bouvet d'ajouter : « N'est-ce pas caractériser au mieux les relations génitales adultes ¹² ? » Du point de vue de l'idéal d'oblativité, du « tout pour l'autre », voilà qui en effet pourrait passer pour une réussite. Mais Lacan de remarquer que, pour ce qui est du symptôme de frigidité dont souffrait cette femme, rien n'avait changé. « L'expérience extraordinaire de pouvoir jouir du bonheur de son mari, énonce-t-il, est une chose fréquemment observée, mais cela ne signifie pas pour autant que la malade ait d'aucune façon atteint à l'orgasme. La malade reste, dit-on, à demi frigide. C'est pourquoi on reste un peu surpris que l'auteur ajoute immédiatement après : N'est-ce pas caractériser au mieux des relations génitales adultes ¹³ ? » Mais aussi, que pourrait-*donc* signifier, ainsi que le promet Bouvet avec son idéal d'harmonie, « l'issue d'une enfance, d'une adolescence et d'une maturité normales ¹⁴ ? »

Déviations

Quoi qu'il en soit, ce voilà que, dans cette perspective, la psychanalyse promet : la maturation des pulsions, avec pour paradigme cette harmonie sexuelle. Ce qui est « promis » à ceux qui « à la fin d'une analyse réussie [...] s'aperçoivent de l'énorme différence de ce qu'ils croyaient autrefois être la joie sexuelle, et de ce qu'ils éprouvent maintenant ¹⁵ » : aux termes, une relation génitale « sans histoire ». À quoi Lacan rétorque : « berquinade » de nourrice. Des mômeries, donc, mais pas seulement. Car s'il moque la naïveté de cette croyance en une harmonie, il critique aussi ses dangers quand, ce faisant, la psychanalyse dériverait alors vers une moralisation du désir, cet idéal d'adaptation du désir. D'où cette phrase de Lacan : « Nous ne croyons pas que Freud ait affranchi nos vues sur la sexualité et ses fins pour

12. M. Bouvet, « Le moi dans la névrose obsessionnelle », dans *La Relation d'objet*, Paris, Payot, 1985, p. 128.

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, op. cit., p. 391.

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, op. cit., p. 21.

15. J. Lacan, « La direction de la cure », op. cit., p. 606.

que l'analyse ajoute ses propres mômeries aux efforts séculaires des moralistes pour ramener les désirs de l'homme aux normes du besoin ¹⁶. » Ici, la critique est double.

D'une part, la psychanalyse, par cet idéal d'un désir adapté, est obscurantiste car elle s'efforce de ne pas voir ce qui de toujours a été constaté, et bien avant Freud : le caractère pervers du désir. C'est ce que vise ici le terme de « séculaire ». Là où Freud a diagnostiqué la sexualité comme perverse polymorphe et théorisé cette dimension structurellement perverse du désir, cette psychanalyse, comble du comble, voudrait revenir des siècles en arrière, pour n'en plus rien savoir. En cela, la psychanalyse dite d'aujourd'hui n'est autre qu'un « moralisme délirant ¹⁷ ».

Mais cela n'est pas tout, car, pour n'en plus rien savoir, cette psychanalyse pourrait alors rejoindre la fureur des moralistes et autres Éducateurs, pour tenter d'annuler cette dimension perverse du désir, en le réduisant et l'adaptant à cet « Objet génital » commun, idéal et harmonieux. Il s'agirait ainsi, note Lacan, de « ramener le patient aux bons principes, et aux désirs normaux, ceux qui satisfont à des vrais besoins ¹⁸ ». Or voilà qui pourra constituer pour l'analysant un danger. Lacan insiste en effet sur les risques d'une telle déviation de la psychanalyse visant à réduire la singularité d'un désir à une satisfaction universelle qui l'écraserait : « [...] des vrais besoins. Lesquels ? Mais les besoins de tout le monde, mon ami. Si c'est cela qui vous fait peur, fiez-vous-en à votre psychanalyste, et montez à la tour Eiffel pour voir comme Paris est beau. Dommage qu'il y en ait qui enjambent la balustrade dès le premier étage, et justement de ceux dont tous les besoins ont été ramenés à leur juste mesure ¹⁹ ».

La suite est précise : dans le cadre d'une telle direction de la cure, le symptôme névrotique consistera en un refus de cette réduction du désir, de son adaptation aux besoins de tous, pour continuer de soutenir ce même désir, fût-ce dans la répétition. « Réaction thérapeutique négative, dirons-nous. Dieu merci ! Le refus ne va pas si loin chez tous. Simplement, le symptôme repousse comme herbe folle,

16. J. Lacan, « Remarque sur le rapport Daniel Lagache », dans *Écrits, op. cit.*, p. 677.

17. J. Lacan, « Sur la théorie du symbolisme d'Ernest Jones », dans *Écrits, op. cit.*, p. 716.

18. J. Lacan, « La direction de la cure », *op. cit.*, p. 624.

19. *Ibid.*

compulsion de répétition ²⁰. » Vertu du symptôme, donc, contre la fureur de l'Autre à vouloir l'adapter, l'éduquer.

Ainsi, nous voyons ce que Lacan vise au travers de sa critique des travaux de Maurice Bouvet : la déviation, voire le dévoiement de la psychanalyse telle que voulue notamment par les psychanalystes de la Société française de psychanalyse – avec en son centre cette théorie de la relation d'objet et ses conséquences dans la théorisation et le traitement analytique de la névrose.

Il faut alors souligner que Lacan voulait intituler son séminaire : *La Relation d'objet et les structures freudiennes* ²¹. La raison en est précise : les thèses freudiennes vont contre la théorisation de l'objet ainsi promue. Premièrement, là où Bouvet et d'autres avancent l'idée d'un objet harmonieux, « pleinement satisfaisant », ce « fameux objet génital » qui pourrait être atteint notamment par la cure analytique, Freud aura très tôt démontré que l'objet est toujours déjà perdu. « Freud, remarque Lacan, nous indique que l'objet est saisi par la voie d'une recherche de l'objet perdu ²². » La trouvaille de l'objet n'est donc toujours qu'une retrouvaille, sur fond de cette perte première et structurale. C'est bien pourquoi il y aura répétition, car jamais cet objet ne pourra finalement être retrouvé. Là où Bouvet promet, *via* une relation bonne à l'objet, une adaptation au monde, Freud démontre au contraire que l'objet produit nécessairement « un rapport profondément conflictuel au monde ²³ ». Là où Bouvet évoque une relation à l'objet, Freud démontre qu'il s'agit toujours d'une relation au manque d'objet. Et nous savons quelles suites Lacan y donnera. En lieu et place du phallus défini par Bouvet comme l'objet génital, Lacan avancera que le phallus n'est pas un objet partiel, réel ou imaginaire, mais un signifiant, le signifiant de ce manque d'objet. Du même coup, le phallus sera aussi défini comme le signifiant du désir en tant que fondé par ce manque. À quoi Lacan ajoutera par la suite son concept d'objet *a*, pour définir et isoler cet objet perdu.

Par ailleurs, ce manque premier de l'objet, repéré par Freud, aura aussi très logiquement sa conséquence sur le plan de la relation

20. *Ibid.*

21. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, *op. cit.*, p. 11.

22. *Ibid.*, p. 15.

23. *Ibid.*, p. 16.

dite génitale. Là où, partant de cette relation bonne à l'objet, Bouvet veut promettre une maturation des pulsions conduisant à une relation génitale adulte et harmonieuse, qu'est-ce que Freud avance ? Tout juste le contraire. Du fait que l'objet soit toujours déjà perdu, il ne peut y avoir d'harmonie entre l'homme et la femme, ainsi que le vérifient tous les jours les dits des analysants. Il y a même sur ce plan une « béance, quelque chose qui ne va pas ²⁴ », ainsi que Freud l'indique explicitement dans *Malaise dans la civilisation*, et dans la leçon XXXI de ses *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*. Bref, n'en déplaise à Bouvet et à sa volonté de faire « mûrir l'Objet », comme de décréter que « le caractère oblatif [serait ce qui] caractérise l'amour parfait ²⁵ », Freud avance, lui, qu'il n'y a pas « l'orgasme parfait ²⁶ ». Là aussi, nous savons quelles suites Lacan y donnera bien plus tard : du fait que l'être soit parlant, il n'y a pas de rapport sexuel.

Nous voyons donc ici comment le débat inauguré par Lacan en ces années ne cessera de connaître ses prolongements dans toute la suite de son enseignement et que ce sont ici les fondements de la psychanalyse qui se trouvent débattus. La virulence avec laquelle Lacan critique la psychanalyse dite d'aujourd'hui s'explique, bien loin d'une simple querelle de personnes, par le risque ici pris d'une déviation de la psychanalyse vers une moralisation du désir. Le désir, fondamentalement, a un caractère « paradoxal, indique Lacan, déviant, erratique, excentré, voire scandaleux ²⁷ ». C'est là ce qui de tout temps, avons-nous souligné, fut repéré par les moralistes et ce à quoi Freud aura donné son statut. Dès lors, à vouloir adapter, normaliser le désir, la psychanalyse se retrouverait « en tête de l'obscurantisme de toujours », qui plus est un obscurantisme ennuyeux, endormant, dès lors qu'elle voudrait réduire platement le désir à un besoin. Mais, plus grave, par cette volonté d'écraser le désir plutôt que de révéler sa nature, elle signerait aussi bien la fin de la psychanalyse telle qu'inventée par Freud. Cette béance que Freud a diagnostiquée, qui fait l'objet manquant et le rapport sexuel inexistant, interprète Lacan, est secrètement au cœur de « toutes malfaçons qui soient du champ de

24. *Ibid.*, p. 26.

25. M. Bouvet, « Importance de l'aspect homosexuel du transfert », cité par J. Lacan, *La Relation d'objet*, *op. cit.*, p. 29.

26. J. Lacan, « La direction de la cure », *op. cit.*, p. 607.

27. J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 690.

la psychanalyse » – thèse dont il faudrait mesurer l'actualité ! Car prétendre « camoufler » cette béance par la vertu du « génital » est faire de la psychanalyse une « escroquerie ». « Il faut bien dire ici que les analystes français, avec l'hypocrite notion d'oblativité génitale, ont ouvert la mise au pas moralisante, qui au son d'orphéons salustistes se poursuit désormais partout ²⁸. »

Quoi qu'il en soit, Lacan pose et repose la question au cours de son enseignement : « Est-ce au psychanalyste de refouler la perversion foncière du désir humain ²⁹ ? » Ainsi, à quoi conduirait cette intention moralisante qu'est l'idéal d'oblativité, avec sa fausse promesse d'« avènement idyllique de la relation génitale » ? Et ce quand Freud démontre que toute vie amoureuse, même la plus accomplie, est nécessairement faite de barrières et de ravalements ? Autrement dit, serait-ce au psychanalyste de jouer le bon pasteur, affairé à faire entrer dans le rang, c'est-à-dire dans le troupeau, les brebis et les désirs égarés, cela pour les éduquer à l'oblativité, quand il sait pourtant que le désir sexuel est, de structure, pervers ? C'est en effet la question que pose Lacan : « Est-ce à nous de camoufler en mouton frisé du Bon Pasteur, Éros, le dieu noir ³⁰ ? » Et d'ailleurs, qui donc aura dit qu'« Éros est un dieu noir » ? André Pieyre de Mandiargues, écrivain surréaliste qui en 1953 voulut publier un ouvrage pornographique, *L'Anglais décrit dans le château fermé*. L'ouvrage se terminait en effet par ces mots : « Éros est un dieu noir ³¹. » Cet ouvrage, que Régine Desforges voulut publier à l'époque, fut censuré et ne sera finalement publié qu'en 1979 chez Gallimard. Nous saisissons alors un peu mieux cette phrase de Lacan. Il souligne comment, à rejoindre ainsi cet idéal d'adaptation du désir, la psychanalyse en viendrait à camoufler que le désir est un dieu noir, c'est-à-dire à censurer le désir, et rejoindre en cela les censeurs de tous ordres, à l'exemple de ceux qui interdirent la publication de cet ouvrage, justement pour ce qu'il révélait du désir : camoufler, et donc escroquer.

28. *Ibid.*, p. 692.

29. J. Lacan, « Discours aux catholiques », dans *Le Triomphe de la religion*, Paris, Seuil, 2005, p. 58.

30. J. Lacan, « La direction de la cure », *op. cit.*, p. 607.

31. A. Pieyre de Mandiargues, *L'Anglais décrit dans le château fermé*, Paris, Gallimard, 1979, p. 151.

Le désir, pervers

Reste alors à dire pourquoi, selon Lacan, le désir serait pervers et quelles en sont les conséquences pour la névrose. En effet, si Lacan propose de définir le désir comme « fondamentalement pervers ³² », il faut ici faire attention, tant le terme de pervers est connoté imaginairement. Lacan, comme à son habitude, pèse chaque mot. Et c'est donc à l'étymologie du terme qu'il nous faut nous reporter. Lacan prend ici le terme de pervers dans son sens original, et non dans sa dimension morale telle qu'elle fut attribuée à ce signifiant à partir du IV^e siècle. Le dictionnaire étymologique nous apprend en effet que « perversion » dérive du terme latin *pervertire*, qui signifie retourner, mettre sens dessus dessous. Le désir humain est donc pervers en tant qu'il procède d'un retournement. Lequel ? Celui qui permettra le renversement de l'inconditionnel de la demande en cette condition absolue qui définit le désir. Le désir est pervers en tant qu'il permettra le passage d'une position où le sujet restait assujéti à une demande d'amour, dans l'attente éternisée d'un signe de l'Autre, à une position où s'instituera le sujet du désir, défini, lui, comme condition absolue. Ainsi, note Lacan, l'enfant, s'instituant comme sujet, « renverse l'inconditionnel de la demande d'amour, [...] pour le porter à la puissance de la condition absolue (où l'absolu veut dire aussi détachement) ³³ ».

Seulement, pourquoi qualifier le désir de « condition absolue » ? Il y a plusieurs raisons à cela. Pour lors, je n'en retiens qu'une, qui est celle qu'indique ici la parenthèse. Lacan définit le désir comme condition absolue en se référant à l'étymologie du terme absolu, qui dérive du verbe *absolvere*, qui signifie « détacher ». C'est pourquoi il note : « (où l'absolu veut dire aussi détachement) ». Là où la demande d'amour entretenait la dépendance du sujet à l'Autre, le désir est en effet à définir comme condition absolue, au sens où il « abolit la dimension de l'Autre, que c'est une exigence où l'Autre n'a pas à répondre oui ou non ³⁴ ». La demande mettait l'accent sur la prévalence de l'Autre, en laissant le sujet dans l'attente et la dépendance de la réponse de l'Autre. Le désir est au contraire ce qui, revenant à

32. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient, op. cit.*, p. 315.

33. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits, op. cit.*, p. 814.

34. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient, op. cit.*, p. 382.

l'exigence fondamentale du sujet, redonne la prévalence à cette exigence du désir et, ce faisant, abolit la dimension de l'Autre, se passe de l'autorisation que l'Autre pourrait donner. À la politesse de la demande, s'oppose donc l'impolitesse du désir, qui, lui, n'attend pas ; c'est pourquoi le désir est ce qui permet au sujet de se détacher, *absolument*, de l'Autre.

Dès lors, on entrevoit pourquoi le désir comporte une face de défense contre la demande de l'Autre et surtout ce qu'elle abrite : son propre désir, opaque. « Puisque le sujet craint que son désir disparaisse, dira encore Lacan, cela doit bien signifier quelque chose, c'est que quelque part il se désire désirant, que c'est là ce qui est la structure du désir, faites bien attention – souligne-t-il –, du névrosé ³⁵. » Mais à cela, Lacan ajoute une autre dimension, et cette fois dans le registre de la jouissance : le désir est également pervers en ce sens où il est un désir « au second degré, une jouissance du désir en tant que désir ³⁶ ». Ainsi, le désir pervertit la relation à l'objet, et la détourne. Il est pervers dans la mesure où sa jouissance est déviée vers le désir lui-même. Tel est ce que révèle, grâce à Freud, l'expérience analytique sur ce qu'est le désir humain. Le sujet ne jouit pas dans un rapport à l'objet, mais du fait de désirer en tant que tel. Et c'est bien cela qui définira la névrose. Hystérique ou obsessionnel, le sujet névrosé en chaque cas se désire désirant, *via* un désir insatisfait, ou impossible. Donc, le névrosé se désire désirant non seulement pour se défendre de l'angoisse que lui vaut le désir de l'Autre, mais aussi pour jouir de désirer. Son désir sera toujours désir d'Autre chose. Telle est la double dimension perverse du désir.

Ainsi, au désir qu'il faudrait adapter et réduire à la satisfaction d'une demande, *via* un bon objet, Lacan oppose une dialectique du désir et de la demande, que spécifient le manque d'objet et sa conséquence : la perversion structurale du désir. Pour le vérifier cette fois par la clinique, je m'attarderai à présent sur quelques passages de Lacan dans son commentaire du rêve de la belle bouchère. La critique à Bouvet y est en effet patente, même si amusée... quoique sérieuse, et cela, moins à partir de la belle bouchère, qu'à partir de son mari. Nommons-le : le bon boucher.

35. J. Lacan, *Le Désir et son interprétation*, séminaire inédit, leçon du 3 juin 1959.

36. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, op. cit., p. 320.

Le bon boucher

Lacan, à chacune de ses reprises du cas, dans son séminaire *Les Formations de l'inconscient*, dans son article « La direction de la cure », comme dans le commentaire qu'il en fera bien des années plus tard, souligne en effet l'oblativité de cet homme. Il note que si sa femme lui demandait chaque matin d'avoir son petit pain de caviar, celui-ci « ne demanderait pas mieux que de lui donner ³⁷ ». « Probablement qu'il serait alors plus tranquille », s'imagine alors sa femme, ce qui ne serait pas de son goût, elle qui, pour leur amour, tient justement à ce que perdurent leurs taquineries.

Mais poursuivons sur le mari, tel que cette fois Lacan y revient dans son article « La direction de la cure ». Je cite : « Voilà un homme dont une femme ne doit pas avoir à se plaindre, un caractère génital et donc qui doit veiller comme il faut, à ce que la sienne, quand il la baise, n'ait plus besoin après de se branler ³⁸. » Pourquoi donc cette remarque de Lacan, et surtout la crudité des termes ici employés ? D'une part, pour indiquer à quoi devrait se réduire la sexualité si elle n'était qu'un besoin sexuel, à combler, c'est-à-dire si elle ne se déployait que dans le registre de la demande, avec sa satisfaction dans le registre du besoin, sans que le signifiant, *via* le désir, n'y introduise le désordre. Mais surtout, « veiller comme il faut, à ce que la sienne, quand il la baise, n'ait plus besoin après de se branler », voilà comment Lacan tout bonnement traduit l'oblativité de Bouvet ! Souvenons-nous : selon Maurice Bouvet, des « relations génitales adultes » se caractérisent par une relation où chacun, de façon désintéressée, jouit du bonheur de l'autre. Et c'est pourquoi ici Lacan parle du « caractère génital » du mari de la belle bouchère. Il ironise ainsi sur sa bonté, au sens où cet homme veille à la satisfaction des besoins des autres. Mais aussi et surtout, il précise, ce faisant, à quoi cet homme est sourd, ce à quoi en effet il est... bouché. La phrase le résume : « Son boucher de mari – car il y a ce à quoi, il n'entend rien – s'y entend – à nouveau l'équivoque – pour mettre à l'endroit des satisfactions dont chacun a besoin, les points sur les i. »

Donc précisons : cet homme est bouché dans la mesure où il s'efforce d'identifier les besoins de chacun – une raison peut-être à

37. *Ibid.*, p. 364.

38. J. Lacan, « La direction de la cure », *op. cit.*, p. 625.

sa vocation de boucher et à son aspiration : satisfaire le client. Et cela pour quelle raison ? Parce qu'il est un caractère génital, répondrait-on avec Bouvet, à ne prendre en compte que la demande et le besoin. Lacan, y introduisant la dimension du désir, reconnaît autre chose : l'oblativité comme stratégie obsessionnelle, l'oblativité comme une façon de se défendre de son angoisse du désir de l'Autre, en se soutenant d'un « Tout pour l'autre ³⁹ ». Boucher l'Autre, satisfaire à ses demandes pour se défendre du désir de l'Autre comme de son propre désir.

Pour ce qui est de la satisfaction des besoins, ce boucher s'y entend donc très bien. Seulement, là se glisse le jeu de mots parfaitement calculé – au sens où il n'est pas de simple amusement, mais où il sert une thèse de Lacan. Dans la mesure même où il s'affaire à combler sa femme, cet homme est en effet bouché au sens cette fois où il n'entend rien, à quoi ? À la demande d'amour de cette femme et à ce qui pour cela doit demeurer chez elle comme désir impossible à satisfaire. Et c'est bien là que Lacan, de nouveau, s'oppose à Bouvet. Quand tout est satisfait, « un désir [...] reste en travers ⁴⁰ ». Preuve en est ce rêve. Il s'agit là du rêve d'une femme... comblée, justement, où Freud peut déchiffrer quel désir se satisfait. En l'occurrence pour elle, selon sa logique hystérique : un désir d'un désir... insatisfait, à quoi cet homme était sourd.

C'est aussi la raison pour laquelle Lacan, reprenant le cas du « bon boucher » dans *L'Envers de la psychanalyse*, dira de cet homme qu'il est un con en or. Pourquoi est-il un con ? Non seulement parce qu'il n'entend rien, mais aussi, ainsi que Lacan redéfinit dans ce séminaire le con, en raison de son mode de jouissance particulier. Croisant ces deux dimensions, il peut alors préciser : cet homme est un con en or parce que, (bon) baiseur qu'il est, il pense pouvoir combler sa femme. Déplions. À être porteur du phallus et à en être embarrassé lui-même, cet homme, en « désespoir de cause ⁴¹ », pense pouvoir le porter « au sein de sa partenaire, supposée elle se désoler de n'en être pas porteuse elle-même ». Il prétend donc faire oublier à cette femme son manque, compenser sa blessure ; et même, il ne

39. *Ibid.*, p. 615.

40. *Ibid.*, p. 626.

41. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 84.

demanderait pas mieux, trouverait là sa « satisfaction ». Il y a donc là l'espoir, à la manière de Bouvet, que le phallus puisse être un objet partiel qui se donnerait à l'Autre et assurerait l'existence du rapport sexuel. Voilà ce à quoi Lacan s'oppose de nouveau : « Il n'y a que le phallus à être heureux – pas le porteur dudit. »

Nous pourrions ici commenter et souligner ce que cette reprise du cas ajoute, à l'appui du concept de jouissance, aux développements des années 1950. Je souligne plutôt ce qui perdure : loin que le phallus puisse assurer le rapport sexuel et satisfaire la demande, il est, comme signifiant du désir et jouissance phallique, ce qui y objecte. Et même, loin de toute consolation, il est ce qui ravivera chez la femme sa privation. C'est là le résultat plus ou moins comique que souligne Lacan : plus cet homme essaiera de combler sa femme, plus il ravivera sa privation. Les termes de Lacan sont précis : « Cette blessure [...] ne peut être compensée par la satisfaction que le porteur aurait de l'apaiser, elle est bien au contraire ravivée de sa présence même, de la présence de ce dont le regret cause cette blessure ⁴². »

Voilà donc ce à quoi le boucher n'entendait rien, pris dans sa passion oblativité : « Tout pour l'Autre ! » Mais soulignons que Lacan, critiquant la surdité de cet homme, vise bien sûr la surdité du psychanalyste, nommé Bouvet, qui dans la direction de cure qu'il théorise, avons-nous vu, s'appuie sur cette oblativité – la sienne, quand au terme de la cure il pourrait donner à l'analysant l'objet qui lui manque, et celle de l'analysant lui-même qui, dans le passage à une génitalisation de ses pulsions, devrait au terme de son analyse accéder à son tour à cette oblativité. Ne moquons pas alors trop vite cette croyance dans l'objet pour plutôt, à l'exemple de Lacan qui y reviendra tout au long de son enseignement, interroger ses raisons structurales et vérifier en quoi le désir de l'analyste s'y oppose.

42. *Ibid.*

Clinique de l'enfant

Marie-Paule Stéphan

Un phénomène corporel chez un jeune enfant *

La rencontre avec un jeune garçon présentant un eczéma sévère m'a amenée à élaborer et développer certains points concernant les phénomènes corporels en partant de mes observations cliniques. J'interrogerai le moment de l'apparition de cet eczéma, sa relation avec l'agressivité et la problématique du désir chez cet enfant. Je questionnerai cette lésion en tant que symptôme, sa fonction éventuelle d'identification et son articulation à la fonction paternelle.

Bertrand vient d'avoir 8 ans lorsque je le rencontre pour la première fois. Il se déplace de manière très particulière, sur la pointe des pieds, les membres très raides de façon à ce que ses vêtements soient le moins possible en contact avec la peau. Il a le corps couvert d'eczéma, sauf son visage et ses mains. Il se gratte beaucoup et exhibe ses croûtes lorsque sa mère me le présente. Les difficultés à l'école, dans sa relation à l'autorité et aux autres, sont importantes. C'est avec cette plainte des parents que je le reçois au CMPP en 2009 dans le cadre d'une demande de soin.

Durant plusieurs mois il exige mon regard, m'interpellant ou me le demandant dès que je le détourne de lui, et surtout il me fait taire dès que je me manifeste. À chaque tentative de ponctuation, il me jette un « tais-toi » ou « je te déteste ». Dans la monstration d'un savoir encyclopédique sans fin sur les dinosaures, il les dessine en entier, par morceaux ou les façonne en pâte à modeler... Progressivement, du jeu solitaire apparaît, mais il me tient à distance. Il m'a à l'œil, me réduisant au silence et quêtant mon attention. Un jour, très en colère contre sa mère, il pique un morceau de pâte à modeler, mimant un rituel de magie noire. Je modèle une petite figurine qu'il

* Intervention faite à la Journée de clôture du Collège clinique de Bourgogne-Franche-Comté, juin 2012.

joue à attaquer. Ce sera bientôt mon double qu'il écrasera, dévorera, étouffera...

Au retour des vacances d'été, la veille de la rentrée scolaire, Bertrand fait une crise d'eczéma. Tout son corps est atteint, il ne peut plus ouvrir les yeux et passe plusieurs semaines comme écorché. Une première opération vient d'avoir lieu sur son talon d'Achille. La deuxième suit quelques semaines après. La médecine a diagnostiqué un rétrécissement des tendons et préconisé une opération destinée à lui remettre les pieds à plat. Sous le plâtre la chair est à vif ainsi qu'à chaque pli de son corps. Les antihistaminiques et les anxiolytiques prescrits par le dermatologue sont sans effet. Bertrand ne dort plus, il est envahi d'idées obsédantes autour de la mort faute de sommeil. Ce sera la première fois qu'il demandera de l'aide. Il veut dormir, se plaint de son corps et pleure beaucoup. Le médecin de l'établissement lui prescrit un neuroleptique ; une consultation en dermatologie à l'hôpital est proposée.

Cet eczéma m'interroge : le moment et les circonstances de son apparition, le rythme des crises. Ce phénomène est arrivé en fin de scolarité de maternelle. Sa mère dit qu'il est apparu comme ça, un peu avant le CP, et qu'il n'a jamais disparu. De plus, elle note que les crises sont plus importantes à chaque rentrée scolaire, après les grandes ou même parfois les petites vacances.

L'école suscite la rencontre avec une certaine demande autour du langage oral et écrit. Bertrand entre difficilement dans la demande de l'adulte. Son opposition à l'école, à sa mère et sa manière durant nos rencontres de me laisser à distance, de me faire taire, l'attestent. Petit, il était décrit par l'école comme surinvestissant le langage. En effet, il a un rapport particulier au langage dans sa façon de prendre la parole. Sa mère rapporte qu'« il a parlé très tôt, il a toujours inventé des mots très originaux, il aimait ça ». Ensemble ils en évoquent. Elle le regarde fascinée : ce souvenir et le rapport qu'il entretenait avec la langue la ravissent, il parlait tellement bien. Cette évocation déprime Bertrand : « Maintenant je ne suis plus intelligent, je n'arrive plus à inventer et j'oublie plein de choses. »

L'école est venue mettre un terme à ces productions langagières enfantines, à ces signifiants sans signifiés qui satisfaisaient tellement sa mère, productions qui venaient contrer l'ordre et la loi du langage.

Freud, dans *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, écrit : « À l'âge où l'enfant apprend à manier le vocabulaire de sa langue maternelle, il éprouve un plaisir manifeste à faire de ce matériau une "expérimentation ludique", (Groos) et il assemble les mots sans se soumettre à la condition de sens, afin d'obtenir grâce à eux l'effet de plaisir lié au rythme et à la rime. Ce plaisir il se le voit progressivement défendre, jusqu'à ce que les seuls assemblages de mots autorisés qui lui restent soient ceux qui ont un sens ¹. » On sent bien la nostalgie de Bertrand face à cette perte.

L'entrée dans le langage écarte la *jouissance-toute* de l'organisme. Le cri du bébé est une manifestation de l'organisme livré aux excitations et aux besoins. La rencontre avec l'Autre maternel qui interprète ces premiers cris et les traduit en demande vient civiliser ce réel, cette jouissance du vivant. Elle suppose une acceptation des mots de l'Autre et une entrée dans la chaîne signifiante, symbolique, avec ses règles. Cette aliénation transforme le besoin de l'organisme vivant en pulsion et implique une perte et un morcellement de la jouissance. Mon hypothèse est que la manifestation somatique de l'eczéma est un des moyens à la disposition du sujet pour récupérer de cette jouissance sur le corps tégumentaire.

L'entrée à l'école implique la mise en relation avec les autres enfants. Or les parents de Bertrand font remonter ses difficultés à l'âge de 3 ans et demi, à la naissance de ses deux frères jumeaux, période où il a été destitué de sa place de fils et de petit-fils, uniques, et qui coïncide avec son entrée à la maternelle. Il est alors dans l'affrontement, veut tout faire seul, tout diriger, sauf les soins autour de son corps tels que la toilette et l'habillement, tâches réservées à sa mère. Il est très agité. À l'école, la demande ou l'irruption des autres enfants sont alors insupportables et provoquent une grande agressivité de sa part sur les autres enfants. Il va jusqu'à tenter de les étrangler. Lorsqu'il parvient à établir une relation, elle est étouffante et exclusive, et va du rejet au « trop ». Les punitions parentales passent par le corps en claques ou en fessées.

L'eczéma se déclenche donc à la suite de ces manifestations agressives sur les autres enfants, les passages à l'acte cessent au

1. S. Freud, *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1988, p. 235.

moment de son apparition. Ce phénomène de peau semble être pour Bertrand une autre manière d'exprimer son agressivité, une autre traduction, comme s'il la retournait sur son corps propre. « Il étrangeait les copains, c'est à lui qu'il fait mal maintenant, dit la mère, ça revient au même, il faut qu'on s'occupe de lui. »

Cette agressivité reste cependant très présente dans la relation et ressurgit dès que sa maîtrise sur moi devient inopérante. En séance, il me tient à distance, m'a à l'œil, me réduit au silence et à l'immobilité, tout en exigeant une attention sans faille. Ses paroles telles que « tais-toi » sont des injonctions qu'il a entendues de l'Autre et qu'il reprend à son compte pour faire taire ou mettre à distance tout ce qu'il peut percevoir comme mouvement, présence vivante de mon côté.

Dans le séminaire *Les Écrits techniques de Freud*, Jacques Lacan met en relation le fondement de l'agressivité et la rencontre avec l'autre du stade du miroir. Il nous dit que la libido pour tout sujet est obligée de passer par une étape imaginaire, le plan symbolique venant s'y corréler. La prise de conscience de son désir passe par l'autre spéculaire. « Avant le langage, le désir n'existe que sur le seul plan de la relation imaginaire du stade spéculaire, projeté, aliéné dans l'autre [...]. C'est par la médiation de l'image de l'autre que se produit chez l'enfant l'assomption jubilatoire d'une maîtrise qu'il n'a pas encore obtenue ². » L'agressivité envers l'autre va dépendre de la rencontre avec son image au miroir dont le grand Autre qui porte l'enfant dit : « Cette image, c'est toi ! », et donc mon image, c'est aussi l'autre.

À partir de ce rapport à l'image et à l'autre va se monter le rapport agressif à l'autre semblable. On peut penser que Bertrand, dans cette expérience du miroir, est resté fixé à la haine jalouse de l'autre. Dans ses attaques contre les autres il attaque déjà l'image, à laquelle il voue une haine mortelle.

Bertrand dans ses passages à l'acte sur les autres enfants vise leur corps et leur existence même. Actuellement, par sa maîtrise, il tente encore d'écarter l'autre, son désir et sa jouissance supposée. Il témoigne de ceci à plusieurs reprises quand il s'adresse à sa mère : « Quand je suis né je n'avais pas peur de toi ? », ou encore quand il parle de son « ami cuirasse », qu'il dit s'interposer entre lui et les autres

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 292-293.

- cuirasse tout comme sa peau recouverte de croûtes qu'il gratte et arrache de manière à ce qu'elle ne guérisse pas. Ce phénomène corporel semble être une défense pour se protéger de l'Autre maternel et par voie de conséquence des petits autres.

Dans cette défense, l'Autre en jeu est-il seulement l'Autre maternel ou aussi l'Autre hétéros, l'étranger en lui-même ? Bertrand se défend de la jouissance pulsionnelle qui le déborde. C'est ainsi que j'entends ce qu'il lance à sa mère : « T'aurais pas préféré que je sois une fille, c'est plus sage, plus calme, c'est mieux pour les mères. »

Il semble ainsi que l'on puisse corrélérer l'agressivité et l'eczéma de Bertrand au narcissisme. Cet enfant a une relation particulière à l'image de son corps, elle lui semble indifférente, il ne prête que peu d'attention à ses vêtements, sa coiffure ; sa démarche raide sur la pointe des pieds lui donne l'allure d'un pantin suspendu. Cette image ne paraît pas non plus importante pour sa mère. Lacan met en relation l'image du corps et le désir. Nous avons un corps du fait que le désir de l'Autre l'a signifié, nous avons un corps comme ce grand Autre, puis ce petit autre dans lequel nous reconnaissons le désir. Là, entre lui et le regard de l'Autre, il y a le réel de son eczéma qui vient empiéter sur l'imaginaire : il n'a que faire des semblants. Nous verrons que ce réel empiète également sur le symbolique qu'il pétrifie.

Qu'en est-il du désir pour Bertrand ?

Sa mère a fait des études littéraires et artistiques, qu'elle n'a pas utilisées par la suite. Elle est aide ménagère et ne dessine plus que pour la fête de l'école, dont elle fait chaque année l'affiche et le décor... Lorsqu'elle m'en parle en séance, Bertrand est surpris, il ne le savait pas. Pourtant, elle a le désir de se remettre à peindre, elle pense changer d'emploi et devenir aide maternelle pour avoir du temps pendant la sieste des enfants. « Ah ben oui ! Elle nous mettra à la sieste pour faire ses trucs ! », rugit-il. Le désir de sa mère était resté inconnu de lui, or, si le désir de l'Autre reste méconnu, nous pouvons en déduire que ce qui devait apparaître comme manque chez l'Autre l'est aussi en lui-même ; il faut préciser que sa mère est très, voire trop présente, toute-mère, ne rechignant devant aucun sacrifice, élevant ses trois garçons seule du fait du travail de son conjoint, les accompagnant sans se plaindre à leurs différentes consultations, nombreuses...

Jacques Lacan, dans *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* ³, lie le phénomène psychosomatique à la problématique du désir de l'Autre, que le sujet ne peut pas interpréter, tel un animal de laboratoire soumis à des stimuli contradictoires.

« L'induction signifiante », la chaîne signifiante ne se couple pas à la deuxième chaîne, la chaîne du désir, celle où le sujet apparaît et disparaît. Dans cette division, le sujet aliéné par la chaîne signifiante apparaît du côté du sens mais disparaît du côté de son être. Un problème dans l'articulation de la chaîne signifiante, si le premier couple S1-S2 est pétrifié (holophrasé), entraîne une position subjective telle que la psychose, la débilité ou le phénomène psychosomatique. Lacan parle d'un couple de signifiants solidifié, pris en masse, interdisant toute dialectique du manque et du désir. Cette pétrification est présente sous différentes formes chez Bertrand : dans son immobilité, sa raideur. En miroir, il me demandait une grande réserve dans mes mouvements, mes déplacements, mes paroles, m'épinglant si je ne m'y conformais pas sous un S1 par un « tais-toi ! » (t'es toi) tonitruant.

Dans le séminaire *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* ⁴, Jacques Lacan dit que, derrière le narcissisme, « les investissements [...] autoérotiques jouent un rôle très important dans les phénomènes psychosomatiques » du fait de « la masse investie de libido à l'intérieur de l'organisme ». Ce mot « masse » semble anticiper sur la solidification qu'il élaborera en 1964. Chez Bertrand, ce quantum d'excitation, cette jouissance libre, cette part de vivant non prise dans le narcissisme est venue se fixer sur la peau. Dans cette même leçon du 25 janvier 1955, Lacan note que « la relation du regarder et de l'être regardé intéresse l'œil en tant qu'organe », dans la relation imaginaire narcissique à l'autre, et qu'« il peut s'y passer des choses étonnantes ».

Bertrand dit combien il tient à son eczéma et l'importance qu'a le regard de l'Autre et des autres sur son corps. Il a toujours quêté l'attention de tous sur lui, occupant le temps et l'espace, obligeant à avoir l'œil sur lui par ses passages à l'acte. Ce regard rappelle également la

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, leçons du 3 et 10 juin 1964.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*, Paris, Seuil, 1978, p. 119.

fascination de sa mère sur ses mots d'enfant. Mots hors sens, productions plus que créations, sortes de mots fécaux donnés à la mère et venant dire la place qu'il tient pour elle : il est en position de la combler, voué à sa jouissance, sans que la question de son désir et de son manque apparaisse. Pris dans ce regard admiratif qui est devenu demande, il est pétrifié sous cette demande. Son corps raidi semble être venu se substituer à ces premières productions : comme petit phallus ambulante, objet phallique de la mère.

Quelle position tenir pour celui ou celle qui reçoit un tel sujet ? La visée est qu'il se décolle de cette pétrification, elle est d'y introduire un peu de jeu pour assouplir ses défenses dans sa manière d'être avec les autres, de l'amener à ce qu'il fasse un petit pas de côté de façon à se ressaisir comme sujet divisé.

Dans les séances, Bertrand crée des objets que peu à peu il place entre lui et les autres, entre lui et l'œil de l'Autre. Dans ses objets qu'il soigne pour qu'ils soient admirés, il semble mettre son moi idéal et accepter de se mesurer à l'idéal du moi de l'Autre ; il n'est plus lui-même objet-corps sous le regard de l'autre, il consent à lâcher le réel pour l'espace imaginaire et peut passer par l'Autre du symbolique en acceptant mes paroles. Par le transfert, il amorce une séparation, il ouvre un espace psychique où il intègre moi, mon bureau, les enfants que je reçois. Parallèlement, l'eczéma régresse et se déplace. Il n'en a quasiment plus sur le corps. Alors qu'il n'en avait jamais eu sur le visage, il développe des plaques au coin des yeux, derrière les oreilles et aux coins de la bouche, comme s'il adressait ces derniers signes au regard de sa mère et des autres. Ce phénomène évoque le circuit de la pulsion que Jacques Lacan décrit dans *Les Quatre Concepts de la psychanalyse*, pulsion qui marque le rapport à l'autre et dont le retour se fait sur les bords, sur les zones érogènes.

Il faudra longtemps pour que je puisse lui lire une histoire, qu'il accepte mes choix et mes paroles. Je choisirai le mythe de Persée et la tête de Méduse. Il m'en demande d'autres. Progressivement, il se permet quelques déplacements à l'intérieur du bureau. Au départ très figé, il restait collé à la table, toujours à la même place, laissant le plus d'espace possible entre lui et moi. Durant les jeux, les pliages, ses dessins, je me permets un déplacement infime puis plus important, ainsi que quelques commentaires. Pendant les histoires, il s'installe à

présent sur un petit fauteuil près du mien. Il y a quelque temps s'est produit un retour des injonctions visant à annuler ma présence, temps bref correspondant à l'arrêt de ses séances de psychomotricité. Il semble que ces deux lieux lui aient permis topologiquement de mettre un peu de jeu dans cette pétrification.

Bertrand exhibe son eczéma, « ses stigmates » dira l'une de ses enseignantes, il est dans le « montré », un « montré » à voir et non à regarder. La monstration de son eczéma a pour effet d'attirer les autres et de fixer leur attention, peut-être cela lui permet-il aussi de mieux voir sans être vu. Jean Guir, dans *Phénomènes psychosomatiques et fonction paternelle*⁵, interprète le phénomène psychosomatique comme « un leurre phallique », « tâche aveuglante permettant la maîtrise de l'image de l'autre ». C'est l'œil qui est intéressé et non le regard du sujet ou le sujet regardant qui serait convoqué comme cela pourrait l'être dans le symptôme hystérique. Le phénomène psychosomatique, on le voit, alors que le symptôme hystérique, on en entend quelque chose.

Le symptôme a un sens, c'est du signifiant, résultat du retour du refoulé d'une représentation inconciliable pour le « Ich », nous dit Freud, représentation pouvant être traduite dans le corps chez l'hystérique. Mais le symptôme hystérique inclut toujours l'autre, dit Lacan : « L'essence [du désir chez l'hystérique] est de se montrer comme autre et, pourtant, se montrant comme autre, ainsi de se désigner⁶. » De ce fait, il peut être entendu et interprété.

Ici, ce « montré » n'est ni dans la monstration du symptôme hystérique, ni dans l'exhibition du pervers. Bertrand ne vise pas l'angoisse de l'autre, il ne recherche pas sa division, il montre son corps comme un « Voilà ce que je suis », forme d'impuissance à exister, manière de tenter de se défendre de la demande de l'autre, d'attirer sa compassion pour qu'il s'efface, pour qu'il se taise. Il y a comme une identification de son être à « ça », mais ce « montré » n'a aucun sens, il ne renvoie à rien, il n'appelle pas l'autre ; contrairement aux autres symptômes, ni l'Autre ni le sujet divisé n'y sont convoqués.

5. J. Guir, « Phénomènes psychosomatiques et fonction paternelle », *Analytica*, n° 48, Paris, Navarin éditeur/Seuil diffusion, 1986.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 146.

Bertrand n'a aucune question concernant son eczéma, c'est du réel qui apparaît, disparaît, flambe parfois. Son entourage se questionne, pas lui.

Ce phénomène a-t-il fonction d'identification pour Bertrand ?

Son père, militaire, est régulièrement en déplacement. Lorsqu'il est présent, il passe beaucoup de temps en entraînement en salle de musculation. Durant son enfance et jusqu'à 15 ans, il avait un eczéma sévère mais surtout de l'asthme. Il était fréquemment hospitalisé, avec parfois un risque vital. Dès qu'il a quitté l'école, les phénomènes ont cédé. Pourtant, « il travaillait dur dans les vignes avec des produits toxiques, précise sa femme, mais ce n'est jamais revenu ». « Moi j'ai de l'eczéma mais beaucoup plus que lui » lâche Bertrand. Très gêné pour prendre la parole, le père laisse son épouse s'exprimer à sa place. Seul avec son fils, il me dit sa difficulté à parler et me prie de le laisser être là seulement silencieux. Bertrand vient alors à son secours, me demandant d'arrêter de m'adresser à lui.

Cette atteinte corporelle se déclenche-t-elle en identification au père, par le trait unaire du symptôme pris sur le père, trait d'une jouissance supposée du père ? Cela évoque plutôt une marque provenant de la rencontre d'une expérience de jouissance, un « trait unaire qui n'a pas fonction d'identification, qui n'a pas de sens, qui ne renvoie pas au désir, à l'Autre », comme le décrit Colette Soler dans *La Répétition dans l'expérience analytique* ⁷.

Jean Guir, dans *Sur les phénomènes psychosomatiques* ⁸, a repéré à partir de son expérience une localisation des lésions en mimétisme avec un membre de la famille, « comme une inscription qui retracerait l'histoire du corps d'un autre [...] morceau de corps greffé imaginairement [...] lambeau d'écriture », l'identifiant à cette personne. Dans *Phénomènes psychosomatiques et fonction paternelle* ⁹, il fait l'hypothèse du phénomène psychosomatique fonctionnant comme semblant d'articulation de la fonction paternelle, tel le sinthome venant suturer un mauvais nouage du réel, du symbolique et de l'imaginaire.

7. C. Soler, *La Répétition dans l'expérience analytique*, cours au Collège clinique de Paris, 1991-1992, p. 110.

8. J. Guir, « Sur les phénomènes psychosomatiques », *Analytica*, n° 29, Paris, Navarin éditeur/Seuil diffusion, 1982.

9. J. Guir, « Phénomènes psychosomatiques et fonction paternelle », *op. cit.*

Dans « D'une question préliminaire à tout traitement de la psychose ¹⁰ », Jacques Lacan définit la fonction paternelle, le Nom-du-Père, comme le signifiant qui vient se substituer au désir de la mère, place premièrement symbolisée par sa présence-absence. Le Nom-du-Père porte cette symbolisation et fait du désir la loi, en redoublant celle-ci par le signifiant qui représente la loi. C'est le Nom-du-Père qui permet le système signifiant et fait point de capiton. Il répond au désir de l'Autre par le phallus imaginaire et à la jouissance de l'Autre par le phallus symbolique. Ainsi, il permet au sujet de se repérer et de n'être pas soumis au désir énigmatique de la mère.

Bertrand n'est pas un enfant psychotique, mais ne peut-on penser pour lui à un effet forclusif tel que le définit Marie-Hélène Brousse dans *Hystérie et sinthome* ¹¹ ? « On peut soutenir une différence entre forclusion générale du Nom-du-Père et effets forclusifs d'une version du père, c'est-à-dire d'une version de sa jouissance, précisément non "père-versement" orientée. Ces effets forclusifs sont la conséquence de certaines formes particulières de jouissance paternelle. Elles affectent le sujet sans toucher au point de capiton de la fonction. » Un ratage de cette fonction institue le phénomène psychosomatique qui prend alors, selon Jean Guir, « la fonction d'un des Noms-du-Père », « témoignage de l'inconscient d'une aspiration à une version vers le père ¹² ».

Bertrand a peu d'humour, il reçoit toute plaisanterie ou toute critique le concernant telle une attaque. Il semble pris sous le signifiant de l'autre, sans jeu possible, ce qui chez lui peut produire un sentiment d'humiliation insupportable, comme s'il recevait une insulte ou comme si tout mot devenait du réel. Au départ, durant les séances, il ne prenait la parole pratiquement que pour professer, il ne parlait de lui que lorsque je rencontrais sa mère, ponctuant régulièrement ses propos d'interventions visant à préciser, commenter, infirmer ce qu'elle amenait, comme si ses paroles le soulageaient de cette présence maternelle ou venaient introduire un peu de séparation.

10. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

11. M.-H. Brousse, « Hystérie et sinthome », *Filum*, n° 11, octobre 1997.

12. J. Guir, « Phénomènes psychosomatiques et fonction paternelle », *op. cit.*

Au cours du temps, lors de nos rencontres il fait des dessins qu'il agrémente d'écrits où il joue entre l'image et le texte (il dessine une vache disant : « C'est vachement... », ou une ânesse lançant à son ânon : « Arrête tes âneries ! »), jeux de langage qui m'ont évoqué ceux qu'il produisait petit et dont il restait si nostalgique. N'introduisait-il pas le jeu qui pouvait manquer au départ tant chez la mère que chez ce père tout en muscles et en silence, comme si chez eux la pétrification était déjà là et était passée au cours des premiers soins ?

Ces jeux de langage ne sont pas sans évoquer la *lalangue* dont Jacques Lacan dit : « Il est tout à fait certain que c'est dans la façon dont lalangue a été entendue pour tel ou tel dans sa particularité, que quelque chose ensuite ressortira en rêves, en toutes sortes de trébuchements, en toutes sortes de façons de dire. C'est [...] dans ce motérialisme que réside la prise de l'inconscient – je veux dire que ce qui fait que chacun n'a pas trouvé d'autres façons de sustenter que ce que j'ai appelé tout à l'heure le symptôme ¹³. »

13. J. Lacan, « Conférences à Genève sur le symptôme », *Bloc-note de la psychanalyse*, 1975.

IV^e Rencontre internationale de l'EPFCL 2014

Les paradoxes du désir

Préludes

Cora Aguerre

Mise à l'épreuve du désir

Lorsqu'on s'avance assez loin dans le désir de savoir, on va au-delà de l'horreur de savoir. Le franchissement rend compte du réel en jeu dans la formation de l'analyste.

Passage de l'analysant à l'analyste, du désir de savoir au désir de l'analyste, épissure dont s'occupe l'École, qui peut s'employer à la dissiper.

L'École fonctionne comme stimulant, elle nous force à donner nos raisons, à exposer, à faire la preuve, non seulement dans la passe mais aussi dans le travail avec les collègues.

Traduction de l'espagnol par Lydie Grandet

Sidi Askofaré

Entre vérité et acte : paradoxe et dialectique du désir

Dans le même temps où il a cherché à en situer la place excentrique – grosso modo du séminaire *Les Formations de l'inconscient* à celui sur *L'Angoisse* –, Lacan n'a jamais cessé de soutenir le paradoxe du désir. Mais s'il en est venu à parler des « paradoxes du désir ¹ » comme tels, c'est par un détour par les moralistes. Et Lacan y prendra appui pour produire dans le champ freudien une conception du désir tout à fait inédite.

Jusqu'à lui en effet, et y compris dans la psychanalyse, le désir a longtemps été réduit à sa guise freudienne de *Wunsch* – vœu, souhait. Ce que Lacan appelle désir en procède sans doute mais aussi va beaucoup plus loin. Il est *Wunsch* certes – et Lacan en déduira la thèse que le « rêve est demande ² » –, mais il est aussi *das Begehren* et *die Begierde*, voire – et c'est le plus surprenant – *Lust* ³. Catégorie tant sociale – « désir de l'Autre » –, érotique qu'éthique donc, qui s'emploie tant à maintenir la cohérence d'un corps fondamentalement voué à la mort qu'à supporter la division subjective – sans quoi le parlêtre serait fou ⁴ – ou à se manifester au niveau de l'impossible rapport entre les sexes.

Mais au-delà du paradoxe du désir – thèse triviale – et de ses paradoxes relevés par le moraliste, la psychanalyse, elle, met au jour principalement sa détermination par le signifiant qui en situe le champ entre la vérité et l'acte.

1. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 812.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 149.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, inédit, séance du 13 mai 1959.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1988, p. 431.

Du coup, les paradoxes de la catégorie la plus dialectique de la psychanalyse éclatent à être mise en tension avec des notions aussi importantes dans l'expérience que l'Autre, la Loi, la jouissance, la satisfaction, l'objet, la demande, l'inhibition, l'interprétation, l'angoisse, la défense, le savoir, la résistance ou la réalité.

D'où il apparaîtra, peut-être, que les paradoxes du désir – qui est à la jouissance ce que la vérité est au réel – ne sont autres que ceux du signifiant, de la vérité et du sujet (ponctuel et évanouissant).

Patrick Barillot

La marque du psychanalyste

Des désirs, il y en a toute une variété, mais de désir de savoir ce que l'inconscient pourrait nous révéler sur la jouissance comme châtrée, que nenni !

Pas de désir de savoir, de ce savoir propre à l'inconscient, Lacan l'affirme dans *Encore*, et il ajoute dans sa « Note aux Italiens ¹ » que nous avons tous, l'humanité entière, horreur de ce savoir.

Là où les pratiques psychothérapeutiques ne font que renforcer cette horreur de savoir, l'offre analytique promet un désir du savoir inconscient sur la réalité sexuelle et la castration. Ce savoir est à déchiffrer par l'interprétation, car déjà là mais chiffré.

Au-delà du déchiffrement, l'analyse invite aussi à un désir de savoir propre au psychanalyste, qui est à inventer puisque à la différence du savoir inconscient « il n'est pas du tout cuit ² ».

C'est là que devrait se démarquer le psychanalyste du reste de l'humanité, ce serait sa marque, celui auquel le désir de ce savoir qui lui est propre serait advenu.

1. J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 308.

2. *Ibid.*, p. 310.

Andrea Brunetto

La problématique du désir

La problématique du désir, insiste Lacan, c'est son « excentricité par rapport à la satisfaction ¹ ». Selon le séminaire *Les Formations de l'inconscient*, le désir est excentrique car il glisse toujours, voulant à tout prix un objet qui n'est jamais *ça*.

L'inconscient est un lieu autre, étranger, qui ne se manifeste que par la bévue, la fente, comme Lacan l'avance dans son *Séminaire XI* : une « zone des larves », « les limbes », « le centre d'inconnu ² ». La condition erratique est propre à l'être humain, immergé dans le langage, fondé par le trait du signifiant. C'est son altérité radicale. Lacan soutient que le sujet est seulement sujet du discours, coupé de son immanence, condamné à vivre dans une sorte de mirage qui ne le fait pas seulement parler de tout ce qu'il vit, mais vivre dans un jeu entre deux pôles ³.

Dans l'un de ces pôles le sujet s'affirme avec des signifiants, avec son *Wunsch*, et dans l'autre – où la vérité s'échappe, où elle fuit du tonneau des Danaïdes – comme jouissance qui se perpétue. C'est de cette façon que j'ai compris « le jeu entre deux pôles ». Par ce biais, le paradoxe du désir ne serait-il pas celui de n'être qu'un semblant ?

En portugais, nous avons un dicton employé dans des moments difficiles : « Si on reste là, la bête nous prend, si on court, la bête nous mange ⁴. » « Prendre » (*pegar*) ne signifie pas « battre », comme en espagnol, mais « retenir ». La bête, ou bien elle nous prend, ou bien

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 338.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 26.

3. Voir J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IX, L'Identification*, leçon du 13 décembre 1961, inédit.

4. N.D.T. : En portugais : *Se ficar o bicho pega, se correr o bicho come*. Le verbe *pegar* veut dire « prendre quelqu'un dans ses bras, s'accrocher, le rattraper ».

elle nous mange. Zeca Baleiro, compositeur et chanteur brésilien renommé, qui a en quelque sorte un style lacanien dans la manière dont il joue avec les mots, va compléter ce dicton, en faisant un jeu de mots avec la langue anglaise : « O bicho come. Come, back, again. » Il s'agit d'une version un peu différente de « la bourse ou la vie », car le sens sexuel y est plus marqué ⁵. « Prendre quelqu'un » est une expression employée pour la rencontre sexuelle, qui a aussi le sens de « baiser ».

À propos du verbe « prendre » (*pegar*), il y a un tube d'un autre chanteur brésilien, Seu Jorge, qui passe actuellement en boucle sur les radios et dont les paroles racontent l'histoire d'un homme attiré par une amie de sa femme. Pour compliquer les choses, il s'agit d'une femme très belle, et la beauté féminine touche son cœur. Il vit ainsi un dilemme : « Pêché-je ou ne pêché-je pas ? » Il raconte son histoire autour de ce dilemme devant le désir et s'interroge sur sa position face au péché. Il joue de l'équivoque entre « pécher » (*pecar*) et « prendre » (*pegar* ⁶) : dans les paroles de cette chanson, le verbe « pécher » est présent tout au long mais, parfois, Seu Jorge chante *pego* ou *não pego*, c'est-à-dire « prends-je ou ne prends-je pas ? » (Ou est-ce moi qui entends cette équivoque qui n'existe pas ? Mes collègues brésiliens sauront-ils répondre à ma question... ou pas ?)

Dans le « péché » (*pecado*), *hamartia* en grec – où il y a le « manque », comme le rappelle Lacan ⁷ –, ou dans la « prise » (*pegada*, « trait »), sommes-nous dans le semblant de ce qu'est ça ?

Traduction de Maria Vitoria Bittencourt

5. N.D.T. : En portugais, le verbe *comer* est aussi utilisé pour désigner l'acte sexuel.

6. N.D.T. : En portugais, « pécher » et « prendre » ont presque la même sonorité : *pecar* et *pegar*. On pourrait traduire par l'équivoque *pécher* et *pêcher*, au sens d'accrocher.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 300-301.

Carmine Marrazzo

Réinventions d'un destin

Comment les analystes peuvent-ils soutenir leur désir, désir de l'analyste, avec ses paradoxes ? La question est cruciale et conditionne la « chance que l'analyse continue à faire prime sur le marché ¹ », si ce n'est les conditions mêmes de sa survie.

Freud, le premier, a abordé la question : ses écrits et sa correspondance en attestent. Or, au moment même où il se conforte d'un optimisme singulier à propos du destin de son invention, il crédite le psychanalyste d'une « disponibilité considérable » à accepter son « destin », « le destin de celui qui est seul à s'opposer ² ». Comment comprendre cette « disponibilité considérable » s'il n'y a « rien dans la structure de l'homme qui le prédispose à la psychanalyse ³ » ?

Avançons avec Lacan. Il a visé à réveiller le mouvement analytique des pannes et des déviations d'une formation qui assurait l'analyste « d'une routine qui fait [son] confort ⁴ », et sa critique obstinée a ramené avant tout les résistances à la psychanalyse à la résistance du psychanalyste lui-même.

J'ai longtemps cru que son événement institutionnel inédit répondait au destin freudien. Mais, s'il ne s'agit pas d'être « seul à s'opposer », d'être seulement dans une opposition, autre façon de faire exister l'Autre, mais de la mise en fonction du « désir de l'analyste », gain précieux de fin d'analyse, qui implique plutôt un s'autoriser

1. J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 310.

2. S. Freud, « Résistances à la psychanalyse », dans *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 20, 1979, ou dans *Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 17, 2000.

3. *Correspondance S. Freud – L. Binswanger (1908-1938)*, Paris, Calmann-Lévy, 1992, p. 134.

4. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur Le psychanalyste de l'École », textes de référence EPFCL, www.champlacanien.net

sans « s'assurer de l'Autre ⁵ », non plus dans le champ garanti par le savoir de l'Autre, mais dans le champ de l'acte. Une « disponibilité considérable » donc à l'acte analytique.

Donc, *s'acte-rise-t-on* ? « Le psychanalyste [...] ne fait qu'être à la place de l'acteur, en tant qu'un acteur suffit à lui seul à tenir cette scène ⁶. » Dans cette perspective, les paradoxes du désir de l'analyste ne seraient rien d'autre que les « paradoxes de l'acte analytique ». Cet acte, « que nous [le] supposons du moment électif où le psychanalysant passe à l'analyste ⁷ », « à qui l'analyste semble opposer la plus forcenée méconnaissance ⁸ », dont « il a horreur ⁹ », *acte-horr*, et qui le fixe à la place du « rebut de ladite [humanité] ¹⁰ ».

Mais si une telle place n'est pas souhaitable, comment l'analyste peut-il la désirer, continuer à la désirer ? La décision d'une réinvention est nécessaire. C'est ainsi que j'entends cette « contrainte » : « Que chaque analyste soit obligé – car il faut qu'il soit obligé – de réinventer la psychanalyse, à partir de ce qu'il a réussi à extraire pour avoir été, lui-même, psychanalysant ¹¹ ».

Serait-il possible que l'École de la passe soutienne le pari d'une décision, toujours contingente, avec sa portée d'enthousiasme ?

Traduction d'Irene Pagliarulo

5. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 825.

6. J. Lacan, *Le Séminaire Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, leçon du 4 juin 1969, p. 350.

7. J. Lacan, « *L'Acte psychanalytique*. Compte rendu du Séminaire 1967-1968 », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 375.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte psychanalytique*, inédit, leçon du 29 novembre 1967.

9. J. Lacan, Lettre au journal *Le Monde*, 24 janvier 1980.

10. J. Lacan, « Note italienne », *op. cit.*, p. 308.

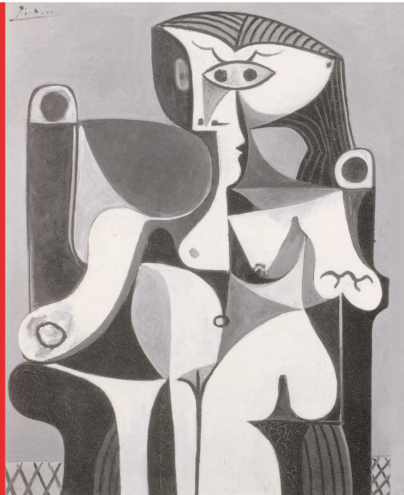
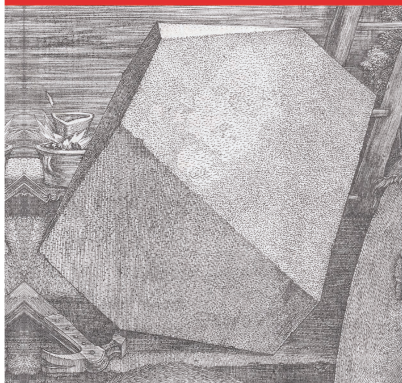
11. J. Lacan, « Sur la transmission de la psychanalyse » (1978), *La Psicoanalisi*, n° 38, Roma, Astrolabio, 2005, p. 13-16.



VIII^e Rendez-vous de l'Internationale des Forums
et IV^e Rencontre Internationale de l'École
de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien

Les paradoxes du désir

Paris 2014 25-27 juillet
July - julio - luglio - julho



Femme assise (Jacqueline-R. Picasso-1962 © Succession Picasso 2013)

The paradoxes of desire
Las paradojas del deseo
I paradossi del desiderio
Os paradoxos do desejo

www.paris2014.champlacanian.net

Palais des Congrès - 2, pl. de la Porte Maillot 75017 Paris

AIRFRANCE  KLM
TRANSPORTS OFFICIELS OFFICIAL CARRIERS



Chronique éphémère sur les pères au XXI^e siècle

Claude Léger

Le paternel et son principe

Le 73^e Congrès des psychanalystes de langue française qui s'est tenu en mai dernier à Paris avait pour titre : *Le paternel*¹. Nos collègues de la SPP et de l'AFP n'ont manifestement pas reculé devant ce que cet adjectif substantivé a de gentiment dépréciatif, pour faire valoir ce qu'ils ont conceptualisé sous forme de principe : le principe paternel. N'ayant pas assisté à ce congrès et ses exposés restant encore à paraître dans le prochain numéro de la *Revue française de psychanalyse*, j'ai voulu savoir, malgré tout, ce que le principal rapporteur entendait par ce terme de principe.

En fait, il s'agit du passage de la fonction au principe. Voyons d'un peu plus près ce que nous pouvons gagner au passage : « Le couple notionnel inhibition/tiercéisation entre en résonance avec le couple notionnel limite/illimité – rien ne venant à l'existence sans le jeu de l'opposition de la limite et de l'illimité – qui est au centre du questionnement de la notion de principe en philosophie à partir de la pensée néoplatonicienne. Cf. Plotin². » (Argument du rapport de Christian Delourmel.) Ce serait la mise en place de l'articulation primordiale de l'inhibition avec la triangulation originale – la tiercéisation – qui serait constitutive de la fonction paternelle. Ce « couple » serait au cœur du modèle lacanien – si vous ne le saviez pas ou si vous ne l'aviez pas deviné. Du reste, « il ressort de tous [les] modèles du père, y compris du modèle lacanien, l'hypothèse que la fonction paternelle serait caractérisée par un couple notionnel de base – le

1. Tiens ! Au fait, nous pourrions célébrer le soixantième anniversaire du XI^e Congrès, qui se tint à Rome les 26 et 27 septembre 1953, et dont le rapporteur était un nommé Jacques Lacan, ledit rapporteur n'ayant pu soutenir son rapport, prévenu qu'on ne lui permettrait pas de prendre la parole, d'autant que ce rapport s'intitulait : « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». Alors, forcément...

2. C. Delourmel, « De la fonction du père au principe paternel ».

couple inhibition/tiercéisation, avers et revers de cette fonction – en regard duquel rayonnent [*sic*] les notions de symbolisation, de métaphorisation, de moi idéal et d'idéal du moi, de surmoi, de négatif, de repentance, de refoulement originaire » (*ibid.*). Il faut quand même préciser que le modèle lacanien est désigné comme réduit à la seule métaphorisation, donc au langage ³. Le Lacan dont se sert l'IPA francophone est celui d'avant 1960, celui des *Formations de l'inconscient* et de la « Question préliminaire ». Une des tables rondes du congrès avait, du reste, pour titre : « Forclusion et tiercéité ». L'« empreinte » de Lacan est donc perceptible, mais ravalée parmi des modèles, des *patterns* de paternels, parmi les « post-postfreudiens ».

Maintenant, une devinette. D'où vient cette notion de « tiercéisation », opérateur de la fonction paternelle ? Encore un néologisme de Lacan récupéré dans une décharge par quelque ipéiste en souffrance, penserez-vous ? Pas la moindre trace parmi les 789 officiellement recensés. En revanche, on sait que la tiercéité, *thirdness* en VO, est une des *New Categories* de Charles Sanders Peirce, lequel rectifia à un âge précoce (27 ans) les catégories d'Aristote. Celles de Peirce sont au nombre de trois, la troisième, la tiercéité, étant caractérisée par la représentation et la médiation, dont l'opérateur s'appelle « l'interprétant ».

Il se trouve qu'un penseur de l'IPA-France, un certain Green, André de son prénom, s'étant entiché de la tiercéité à la fin des années 1980 ⁴, trouvait que Lacan avait manqué d'interprétant, qu'il avait éludé l'idée de représentation dans sa conception du sujet, en la ramenant à celle du signifiant pour un autre signifiant, érigeant ainsi l'ordre signifiant au rang d'un impérialisme ⁵. Le Green en question, qui avait suivi le séminaire de Lacan dès 1955, et ce pendant quelques années, avait sa petite idée sur la représentation. Il la

3. Lacan rappelait pourtant dans *R.S.I.* – suivant en cela Freud – que « l'inhibition est toujours affaire de corps, soit : de fonction » (leçon du 10 décembre 1974).

4. « Nous n'avons pris conscience de l'importance de ce concept que relativement tard dans notre parcours psychanalytique (1989). » A. Green, *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*, Paris, PUF, 2002, p. 265.

5. « Tout ce que j'ai dit du signifiant à ce moment-là [*Les Psychoses*, 11 avril 1956] reste frappé d'un métal où je n'ai rien à retoucher. Ce que j'en dis très précisément, c'est que le signifiant se distingue en ceci, qu'il n'a aucune signification. » J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 225.

voulait même généralisée, ancrée dans « les motions pulsionnelles », dans le corps, car, disait-il, il est impossible d'« inscrire toutes les significations par la voie du langage ⁶ ». Green considérait que la représentation était double : issue du dehors (*Umwelt*) pour les choses et du corps (*Innenwelt*) pour les objets. Cette « représentance » ne pouvait coller à la logique signifiante selon Lacan ⁷.

Green trouvait que celui-ci avait négligé la structure triadique du signe selon Peirce, impliquant la relation du sujet avec un objet pour un troisième : l'interprétant. Cherchons l'erreur... Voici le triangle sémiotique de Peirce, tel que présenté par Lacan : « Vous y trouverez le *representamen*, l'interprétant et l'objet. La relation est toujours ternaire. Le couple *representamen*-objet est toujours à réinterpréter, c'est cela dont il s'agit dans l'analyse. L'interprétant, c'est l'analysant ⁸. »

Cette vieille histoire réapparaît paternellement et même ipaternellement. Lacan et sa dictature du signifiant. Lacan, pourfendeur des affects. Que lui avait-il fait, à Green, Lacan, pour que celui-ci le pourchassât ainsi jusque dans la tombe ? « L'œuvre de Peirce n'a pas échappé à Lacan, qui la cite sans s'y attarder, bien qu'il lui doive, à mon sens, beaucoup ⁹. » Le Lacan voleur d'idées manquait à la série. Mais alors, si Lacan devait autant à Peirce, comment se fait-il qu'il ait « préféré la linguistique saussurienne », ainsi que le prétendait monsieur Green ?

Et le passage au principe paternel dans tout ça ? Là, ça risque de nous entraîner bien trop loin, comme, par exemple, chez Heidegger, où le principe est commencement (*Anfang*) et commandement ¹⁰ (Que la lumière soit !). Ce binôme devrait d'ailleurs plaire à l'IPA, où il semble qu'on apprécie ce genre de paires contrastées ¹¹. Quant à moi, je donne, pour ce qu'il en est des principes, ma *lalangue* au chat.

6. A. Green, *Du signe au discours. Psychanalyse et théories du langage*, 2011.

7. « Peirce a permis de penser le rapport de la linguistique à la sémiologie, nous aidant à sortir de l'enfermement dans lequel Lacan nous avait séquestrés [*sic*] et nous permettant d'étendre la réflexion, au-delà du langage comme système des représentations de mot, à la sémiologie incluant également la représentation de choses. » A. Green, *Idées directrices...*, op. cit., p. 265.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... ou pire*, op. cit., p. 232.

9. A. Green, *Idées directrices...*, op. cit., p. 267.

10. G. Agamben a récemment écrit un essai sur ce thème : *Qu'est-ce qu'un commandement ?*, Paris, Rivages, 2013.

11. Titres de tables rondes du 73^e Congrès : « Surmoi et meurtre du père », « Forclusion et tiercéité ».

Et pour finir avec cette approche très partiello-partiale de la doctrine SPP-APF sur la question paternelle, je ne peux que constater que, en invitant Michel Tort à débattre de la fin du dogme paternel ¹², le titre du congrès avait déjà répondu à la question en ne gardant que le paternel, sans doute pour renvoyer le dogme aux dogmatiques : suivez mon regard...

10 novembre 2013

12. M. Tort, *Fin du dogme paternel*, Paris, Aubier, 2005.

Bulletin d'abonnement

conjoint *Mensuel* et *Agenda*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je joins un chèque de 70 € (dont 10 € de participation aux frais d'expédition)

à l'ordre de Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas 75006 Paris

Vente du mensuel au numéro : 7 €

• excepté pour les numéros spéciaux : 10 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris - Tél. 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial

et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du mensuel
sont archivés sur le site de l'EPFCL-France
www.champlacanianfrance.net